

LES GRANDS PHARAONS

DIMITRI LABOURY

# AKHÉNATON

NÉFERTITI

EL-AMARNA

ATON

KARNAK

Pygmalion

Extrait de la série Akhénaton

# AKHÉNATON

Comme l'écrivait Cyril Aldred, « aucun souverain de l'Ancienne Égypte n'a peut-être fait couler autant d'encre de la plume des historiens, archéologues, moralistes, romanciers et amateurs divers que le pharaon Akhénaton ». Premier fondateur historiquement attesté d'une religion monothéiste, Amenhotep IV, qui changea son nom en Akhénaton, occupe une place exceptionnelle dans notre imaginaire collectif, relatif à l'Égypte antique. Cette notoriété est le fruit d'une véritable réappropriation de sa figure, motivée par les fantasmes et les besoins identitaires de notre époque contemporaine vis-à-vis du passé pharaonique. De fait, le lecteur, qu'il soit simple amateur ou égyptologue, est souvent bien en peine de cerner le personnage historique qui régna réellement sur l'Égypte pendant dix-sept années au milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère.

D. Laboury propose une biographie archéologique du royal adorateur d'Aton, laquelle cherche avant tout à décrire les faits matériellement attestés de son règne, tâchant d'en distinguer ce qui relève de leur interprétation. Il nous invite à plonger dans l'Égypte au sommet de sa gloire lorsque le jeune prince grandit ; à suivre, pas à pas, la réforme politico-religieuse qu'il instaura une fois couronné pharaon ; à découvrir ce que l'on sait réellement de sa reine, la belle et mystérieuse Néfertiti ; à explorer l'Horizon-d'Aton, la cité que le souverain fit édifier en Moyenne Égypte en l'honneur de son nouveau dieu d'élection et, enfin, à analyser la manière dont ce roi atypique fut banni de l'histoire égyptienne par les anciens Égyptiens eux-mêmes, avant de ressusciter dans la mémoire contemporaine.

*Dimitri Laboury est Maître de recherches du Fonds National de la Recherche Scientifique de Belgique (FNRS-FRS), à l'Université de Liège, où il dirige le service d'histoire de l'art et archéologie de l'Égypte pharaonique. Il s'est donné pour spécialité l'étude de la pensée et de l'histoire culturelle à travers l'art et la culture matérielle de l'Égypte antique. Il est membre de plusieurs missions archéologiques dans la région de Louqsor, à Karnak et dans la nécropole thébaine, ainsi qu'à Amarna.*

LES GRANDS PHARAONS

AKHÉNATON

*Collection dirigée par Pierre Tallet*

DANS LA MÊME COLLECTION

SÉSOSTRIS I<sup>er</sup>  
ET LE DÉBUT DE LA XII<sup>e</sup> DYNASTIE  
par Nathalie Favry

\*

DJÉSER  
ET LA III<sup>e</sup> DYNASTIE  
par Michel Baud

\*

THOUTMOSIS III  
ET LA CORÉGENCE AVEC HATCHEPSOUT  
par Florence Maruéjol

\*

SÉSOSTRIS III  
ET LA FIN DE LA XII<sup>e</sup> DYNASTIE  
par Pierre Tallet

\*

ÂHMOSIS  
ET LE DÉBUT DE LA XVIII<sup>e</sup> DYNASTIE  
par Christophe Barbotin

DIMITRI LABOURY

LES GRANDS PHARAONS

# AKHÉNATON



Pygmalion

## SOURCES ET NOTES :

Les sources utilisées (fonds d'archives, ouvrages, etc.) figurent en notes de renvoi en bas de page. Les nombreuses références aux fonds d'archives du Service Historique de l'Armée de Terre (Vincennes) apparaissent en abrégé : SHAT, suivies de la cote du dossier.

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN 978-2-7564-0479-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Dominique,  
sans qui ce livre n'aurait pas vu le jour.  
Il lui doit bien plus qu'elle ne le sait.*



## INTRODUCTION

Écrire la biographie d'un roi de l'Égypte antique n'est jamais chose aisée, car l'idéologie pharaonique exerçait un filtre tellement puissant sur les monuments destinés à être conservés pour la postérité, que l'on peut légitimement – et l'on doit sans aucun doute – s'interroger sur ce que l'on sait en définitive réellement de la vie, des faits et actes d'un tel souverain, sans même aborder le sujet de sa véritable personnalité. Lorsqu'on prend en outre la mesure de l'abîme chronologique – avec tout ce que cela implique sur le plan de l'hiatus culturel – qui nous sépare de l'individu dont on cherche à retracer l'histoire, et que l'on tente d'imaginer le véritable naufrage des documents qui le concernaient à son époque, l'entreprise peut paraître totalement vaine et illusoire, et décourager parmi les plus enthousiastes des égyptologues.

Néanmoins, de ce point de vue de la nature de nos sources, Amenhotep IV-Akhénaton semble faire étonnamment figure d'exception dans ce véritable désert d'informations proprement historiques. Et le lecteur un peu fêru d'égyptologie sera sans doute surpris, voire fasciné, – comme je le reste toujours moi-même, – par la précision et, souvent, la qualité des informations qui nous sont parvenues à propos de ce souverain du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans le contexte de l'historiographie pharaonique. Mais il ne faudrait pas, sous ce prétexte, succomber à l'illusion d'une proximité réelle et sans filtre avec le personnage historique d'Amenhotep IV-Akhénaton. La figure d'Akhénaton pose, en fait, un singulier et complexe problème de réception historique, qu'il convient absolument de rappeler ici et de prendre en considération avant de l'aborder lui, de quelque manière que ce soit.

À l'issue de son règne de 17 années, pour diverses raisons convergentes sur lesquelles nous reviendrons dans la suite de cet ouvrage, ce pharaon adorateur du seul dieu Aton fut rejeté par ses contemporains, puis, surtout, par ses successeurs, dans les oubliettes de l'histoire, privé de toute postérité mémorielle, – ou presque. Pour que son oubli soit total, – ou en tout cas maximal, – on effaça toute trace manifeste de son règne

et de son existence, en démontant systématiquement ses monuments et en les enfouissant dans de nouvelles structures, ce qui eut pour conséquence, inopinée, d'en assurer une meilleure préservation archéologique. De ce fait, pour reprendre l'heureuse formule de Jan Assmann, à l'inverse de tous les autres fondateurs de religion, Akhénaton est un personnage de l'histoire et non de la mémoire. En effet, contrairement à ce que l'on observe pour Moïse, Jésus ou Mahomet, notre seule et unique source de connaissance de sa véritable histoire n'est pas ce que la mémoire collective a voulu en retenir, mais bien les documents contemporains de son existence. Dans le contexte de l'Histoire des religions, la situation paraît donc exceptionnelle et même, de prime abord, assez idéale, – moyennant les réserves que j'évoquais ci-dessus à propos de la vocation idéologique des monuments pharaoniques.

Cependant, à peine fut-il exhumé des sables du passé et de l'oubli, que le personnage d'Akhénaton se trouva, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, réapproprié et déformé, – parfois jusqu'au risible, – suivant les fantasmes et les besoins identitaires de l'époque contemporaine vis-à-vis de l'Égypte antique, – perçue, depuis la fin du Moyen Âge, comme un lointain précurseur de l'Occident et de ses valeurs. Insidieusement, cette renaissance, ou, plus exactement, ces recreations modernes du royal zéléteur de l'Aton abolirent toute forme de distance entre le pharaon du XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et notre présent. C'est ainsi qu'en 1894, un égyptologue aussi influent que William Matthew Flinders Petrie, le père-fondateur de l'égyptologie britannique et de l'archéologie scientifique, terminait sur ces mots sa publication des premières fouilles systématiques de la capitale créée par Amenhotep IV-Akhénaton sur le site d'Amarna :

« Par sa position remarquable, la grandeur de ses changements, la modernité de sa pensée et le naufrage de ses idées, cet étrange humaniste est l'un des personnages les plus fascinants de l'histoire ; et dans son visage, nous pouvons à présent regarder, comme si nous l'avions vu lui, en chair et en os. »

Et, situation paradoxale s'il en est, le personnage de la mémoire, moderne et non pharaonique, le personnage de la représentation culturelle contemporaine, en vint, presque immédiatement, à estomper et à étouffer littéralement celui de l'histoire, pourtant miraculeusement préservé par l'archéologie.

De nos jours, à la faveur de cette véritable absorption occidentale, « aucun souverain de l'Ancienne Égypte n'a peut-être fait couler autant d'encre de la plume des historiens, archéologues, moralistes, romanciers et amateurs divers que le pharaon Akhénaton », comme le relevait très justement Cyril Aldred. Les biographies du monarque atoniste, qu'elles soient ouvertement romancées ou se veuillent scientifiques, sont devenues presque indénombrables, mais pratiquement aucune n'échappe à l'effet de ce miroir déformant créé par les attentes de l'époque contemporaine

vis-à-vis de cet atypique souverain de l'Égypte antique. En 2000, Dominique Montserrat a consacré un ouvrage remarquable à ce sujet (*Akhenaten. History, Fantasy and Ancient Egypt*, Routledge, Londres et New York). Il y définissait son projet comme suit :

« Ce livre ne porte sur l'Akhénaton historique que d'une manière périphérique. Ce n'est pas une biographie du personnage, mais plutôt une métabiographie – un regard sur le processus de représentation biographique. Il porte en réalité sur les usages du passé archéologique et sur le dialogue entre passé et présent : comment Akhénaton est-il simultanément un héritage du passé et un fait du présent. Ce n'est pas vraiment Akhénaton qui m'intéresse, mais bien les raisons qui poussent d'autres personnes à s'intéresser à lui et à considérer son histoire (ndlr : "story" et non "history") pertinente et inspirante alors qu'il est mort depuis trois millénaires et demi » (p. 2).

Mais une des conséquences de l'admirable travail de mnémohistoire, – pour se référer aux concepts de Jan Assmann, – réalisé par D. Montserrat à propos de la figure contemporaine et protéiforme d'Akhénaton est que la biographie historique de ce dernier reste encore largement à écrire. En effet, comme l'auteur le met parfaitement en évidence, les égyptologues, pas plus que leurs contemporains, n'ont en général su échapper à ce phénomène d'« hallucination culturelle » que suscite Amenhotep IV – Akhénaton, et force est de constater qu'ils y ont même souvent largement contribué. Ainsi, le lecteur, qu'il soit un amateur ou un égyptologue, s'il ne connaît pas les sources de première main, reste-t-il souvent bien en peine de distinguer ce qui est historiquement avéré de ce qui relève de l'opinion, – voire de la projection, – personnelle, entre l'Akhénaton précurseur du Christ d'Arthur Weigall et de James Henry Breasted, l'humaniste préscientifique de W.M.F.I. Petrie, le despote éclairé d'Adolf Erman, le pharaon rationaliste de Rudolf Anthes, « le bon dirigeant qui aime l'humanité » de Cyril Aldred, l'excentrique dégénéré, iconoclaste et dictatorial de Donald B. Redford, le premier fondamentaliste de l'histoire de Erik Hornung, le réformateur religieux traumatisant de Jan Assmann, le philosophe présocratique de James P. Allen, le faux prophète de C. Nicholas Reeves, l'adolescent impétueux et frondeur de Marc Gabolde ou le praticien de la *realpolitik* de John C. Darnell et Colleen Manassa, pour n'épingler ici que quelques portraits dressés par d'éminents représentants de la communauté égyptologique, garants de la scientificité de cette discipline. Que dire si l'on y ajoute l'Akhénaton proto-islamique, celui des afrocentristes, des pères de la psychanalyse, des théosophes, des sympathisants fascistes, des marxistes, des hippies, des rappeurs, Akhénaton figure de proue du mouvement gay ou même l'Akhénaton extraterrestre, né sous la plume de Daniel Blair Stewart et qui connaît de nos jours un certain succès sur l'internet ?

Tant l'exceptionnelle popularité de la figure d'Akhénaton que la diversité de ses réinterprétations à l'époque contemporaine rappellent à l'égyptologie

son devoir sociétal primordial : diffuser auprès du plus large public les connaissances relatives à l'Égypte ancienne qu'il est aujourd'hui possible d'établir par une démarche qui veille à rester scientifique. Et ce, même si, comme toute personne qui s'intéresse un tant soit peu à l'Histoire en est consciente, le processus même d'écriture de l'histoire implique une interaction entre l'historien et les événements qu'il relate, c'est-à-dire une inévitable subjectivité.

Dans un tel contexte – où s'entremêlent inextricablement et souvent de façon presque caricaturale histoires, mémoires et revendications du passé –, comment se lancer dans la rédaction d'une nouvelle biographie d'Amenhotep IV – Akhénaton qui puisse répondre à l'attente légitime de notre société contemporaine vis-à-vis de l'égyptologie ?

La solution s'offre, me semble-t-il, d'elle-même, en raison de la nature véritable de la documentation qui nous est parvenue à propos de ce pharaon et de son époque : des documents archéologiques. Le personnage d'Akhénaton, par son histoire particulière, tant en Égypte ancienne (avec son effacement mémoriel) que dans le monde contemporain (avec sa récupération à toutes les causes modernes), impose effectivement une biographie d'un genre un peu particulier, que je propose d'appeler une biographie archéologique. Celle-ci ambitionne non pas de reconstituer une belle histoire narrative, apte à séduire notre appétit de romanesque, mais bien de décrire les faits historiques et les événements tels qu'ils sont matériellement attestés, et, de ce fait, incontournables. Une telle démarche oblige, bien sûr, à renoncer à combler les trous qui parsèment le chemin qu'il convient de retracer, – des petites crevasses sur les bords de la route aux ponts entiers, parfois définitivement effondrés, – mais elle offre de multiples avantages d'un point de vue scientifique : en effet, en plus d'accorder la primauté à la nature même des sources utilisées plutôt qu'aux attentes – souvent inconscientes – de l'historien, elle contraint celui-ci à expliciter sa démarche interprétative et, ce faisant, permet à son lecteur de distinguer les faits de leur herméneutique et, ainsi, de comprendre comment sont générées les connaissances qui lui sont présentées. Cette qualification épistémologique des interprétations, qui veille à distinguer les certitudes de ce qui est probable, vraisemblable, plausible, incertain, indémontrable, hypothétique ou séduisant, permet d'éviter la tentation de nier la subjectivité inhérente à toute démarche historiographique, en assumant cette subjectivité dans l'exposé même des déductions qui sont réalisées à partir des faits archéologiques.

J'espère qu'ainsi cet ouvrage donnera au lecteur, quel que soit son niveau de connaissance égyptologique, un état de la question de ce que l'on sait à l'heure actuelle sur Akhénaton et, en même temps, de tout ce que l'on ne sait pas, qui compte bon nombre d'informations que l'on ne pourra sans doute jamais plus connaître.

En fonction des remarques qui précèdent, de la nature des documents issus du règne d'Amenhotep IV – Akhénaton et de celle du genre même

de la biographie historique (ou archéologique, comme je propose de qualifier celle-ci), j'ai structuré mon propos dans la suite de l'ouvrage en plusieurs chapitres qui, outre le premier, consacré à une – brève – synthèse sur la redécouverte d'Akhénaton à l'époque moderne – qu'impose, me semble-t-il, ce singulier personnage –, correspondent en fait à ce que l'on peut aujourd'hui objectivement isoler comme des grandes phases de la vie du roi (son enfance, son règne avant l'avènement de l'Atonisme, cet avènement et la période où le roi et sa cour ont déménagé à Amarna), et ce jusqu'à sa vie *post mortem* (pour le dernier chapitre). D'inégale ampleur, ces différents chapitres peuvent parfois paraître davantage comme des parties de livre, subdivisées en sous-chapitres, mais une telle structure permet de donner à l'exposé une logique cohérente avec celle qui est intrinsèque à son objet : la vie d'Akhénaton.

Avant d'aborder le sujet proprement dit, que le lecteur me permette encore quelques remarques d'ordre plus strictement formel.

Tout d'abord, j'ai veillé à citer le plus souvent possible les textes anciens, afin de tenter de rendre justice à l'expression qui fut donnée des faits à leur époque. Dans cette perspective, je me suis conformé aux conventions habituelles de transcription en philologie historique, selon lesquelles des parenthèses signifient un élément qui n'est pas lexicalement présent dans le texte mais peut être ajouté pour améliorer la compréhension de la traduction ; des crochets ([ ]) encadrent une restitution d'élément(s) en lacune, partielle ou totale, et les signes < et > correspondent à une correction d'un élément jugé fautif dans le texte original.

J'ai par ailleurs suivi les usages les plus courants en égyptologie francophone pour la transcription des noms ou termes en égyptien ancien, une langue qui ne note, en réalité, que les consonnes ou certaines voyelles qui se comportent comme des consonnes dans la structure des mots. Ces transcriptions sont donc, nécessairement, conventionnelles. Que le lecteur ne s'étonne pas de les retrouver légèrement différentes dans d'autres livres ou, *a fortiori*, dans d'autres langues. Pour le nom du roi, il existe dans la bibliographie relative à l'époque atoniste une fluctuation – qui peut paraître déroutante – entre Aménophis, Amenhotep et Akhénaton. S'il est aujourd'hui bien établi que le premier résulte d'une méprise par l'intermédiaire du grec ancien et doit être abandonné au profit d'Amenhotep, j'ai veillé à distinguer ce dernier nom, le nom de naissance du pharaon atoniste, de celui d'Akhénaton, en fonction de l'époque à laquelle on peut situer les événements évoqués, c'est-à-dire en fonction du fait que le roi lui-même se faisait appeler Amenhotep ou Akhénaton au moment du règne dont il est question. Le site de la fondation principale d'Amenhotep IV – Akhénaton est également désigné de diverses manières selon les auteurs : Amarna, el-Amarna, Tell el-Amarna... Comme Sydney Aufrère l'a récemment rappelé, ces différentes appellations correspondent toutes à des néologismes d'archéologues, résultant du

mélange ou de la confusion des noms des villages modernes implantés sur le site et des populations qui y habitent<sup>1</sup>. Puisqu'il ne s'agit pas d'une butte stratifiée que l'on appelle un Tell en archéologie proche-orientale et que l'article arabe « el- » se justifie difficilement devant ces noms modernes créés par des Occidentaux, suivant l'usage le plus fréquent en égyptologie, j'ai systématiquement privilégié la désignation d'Amarna.

D'un point de vue plus strictement rédactionnel, j'ai essayé d'exploiter les possibilités qu'offrent les incises, les parenthèses et, surtout, les notes de fin de texte pour proposer un discours à plusieurs niveaux de lecture, en fonction du degré de précision des informations que le lecteur voudra rechercher dans ce livre. C'est ainsi que les notes en fin d'ouvrage serviront, fondamentalement, à exposer des commentaires de détail ou des références bibliographiques destinées à ceux qui souhaiteraient vérifier par eux-mêmes les sources invoquées ou aller plus loin sur l'un ou l'autre sujet abordé. Enfin, que mes collègues qui me liront veuillent bien m'en excuser, afin d'éviter d'alourdir inutilement le propos, j'ai assez systématiquement omis de refaire l'historique complet des différentes questions qui sont abordées dans ce livre, préférant un exposé des faits avérés ou les mieux étayés, voire des hypothèses actuellement retenues par la majorité.

# I

## LA REDÉCOUVERTE ET L'INTERPRÉTATION D'AKHÉNATON À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Comme cela a été évoqué dans l'introduction, Akhénaton fut rejeté par ses contemporains, puis surtout ses successeurs, dans les oubliettes de l'historiographie pharaonique officielle et se retrouva, de ce fait, totalement absent – ou presque<sup>2</sup> – de l'héritage antique de l'ère moderne. Il serait faux, en effet, de croire que l'Occident n'avait aucune connaissance du passé pharaonique de l'Égypte avant que Jean-François Champollion ne comprenne la clé du système de l'écriture hiéroglyphique, en septembre 1822. Les « auteurs classiques », grecs et latins, avaient transmis aux Temps Modernes une quantité impressionnante d'informations, plus ou moins correctes, à propos de la civilisation égyptienne, qu'ils tenaient pour la plupart en haute estime ; et bon nombre de pharaons, tels Mykérinos, Sésostris ou Ramsès, étaient connus des érudits depuis le xv<sup>e</sup> siècle, grâce à cette littérature si prisee à l'époque pour redonner naissance à l'Antiquité. Sans la connaissance de l'existence et du nom de Ramsès et de Thoutmosis, Champollion ne serait d'ailleurs sans doute jamais parvenu à sa célèbre découverte, fondatrice de la science égyptologique. Mais Akhénaton n'eut aucun droit à cette préservation historiographique et, privé de toute postérité mémorielle officielle dès l'Antiquité, il dut être redécouvert, avant même de pouvoir être restitué dans son contexte. Ce phénomène prit un certain temps et mérite que l'on s'y attarde dans un ouvrage comme celui-ci, car l'histoire de la redécouverte d'Akhénaton a considérablement influencé nos conceptions actuelles de ce pharaon peu ordinaire.

## 1. LA PLUS ANCIENNE ATTESTATION CONSERVÉE : SOUS LES RAYONS DU ROI-SOLEIL

L'ironie de l'histoire fait que, dans l'état actuel de notre documentation, la plus ancienne attestation moderne que l'on ait conservée d'Akhénaton remonte précisément au règne d'un autre roi-soleil : Louis XIV.

Depuis le traité des capitulations, signé en 1537 par François I<sup>er</sup> et Soliman le Magnifique, sultan d'Istanbul, la France disposait d'un consul au Caire, auquel Louis XIV, par l'intermédiaire de Colbert, envoyait des instructions pour récolter des antiquités égyptiennes. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas par ce biais que la France du Roi-Soleil entra en contact avec l'Égypte du « bel enfant d'Aton ». C'est au père Claude Sicard, supérieur de la mission jésuite au Caire, que l'on doit ce premier contact.

Claude Sicard, né à Aubagne le 6 mars 1676 et décédé au Caire, de la peste, le 12 avril 1726, s'est rendu célèbre par les nombreux voyages qu'il effectua en Orient à partir de 1706, et particulièrement en Égypte, où il essaya de gagner l'Église copte à l'Union des Églises, tout en manifestant un intérêt extraordinaire pour le patrimoine archéologique et historique du pays. Il avait d'ailleurs projeté la rédaction d'un important ouvrage sur les monuments de l'Égypte antique, qui suscitait à l'époque de plus en plus d'engouement en Europe, mais ne put mener à bien ce projet, emporté par une épidémie de peste à l'âge de cinquante ans. Il fut néanmoins un des tout premiers Occidentaux à s'aventurer dans les régions les plus reculées de l'Égypte, au-delà du Delta et du Caire, que les Européens dépassaient alors rarement ; et c'est ainsi qu'en 1718, il identifia le site de Thèbes, les colosses de Memnon ou encore la Vallée des Rois. Les connaissances qu'il accumula de la sorte et le récit de ses pérégrinations étaient très appréciés à la Cour de France, comme en atteste, par exemple, la longue relation de voyage qu'il adressa en juin 1716 au comte de Toulouse, fils du roi et grand admirateur des travaux et des recherches du père Sicard. C'est par cette lettre que nous apprenons qu'en novembre 1714, il se trouvait dans la région de Mallaoui (un peu au nord du site d'Amarna [*infra*, fig. 5 – 4]), en une contrée réputée assez hostile, à en croire ses contemporains le Rouennais Paul Lucas, antiquaire du roi, et Frédéric-Louis Norden, mais où la communauté copte était et est encore aujourd'hui assez nombreuse ; il fut alors mis sur la route d'un « monument singulier », que son « conducteur » voulut lui faire voir, « et qui mérite en effet d'être vu ». Voici la description qu'il en donne, très révélatrice de la perception qu'un homme de son temps pouvait avoir d'un tel document issu du passé pharaonique, encore si mal connu :

« C'est un sacrifice offert au soleil. Il est représenté en demi-relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pu défendre ce demi-relief contre les injures du temps ; mais elle n'a pu résister au fer, dont les Arabes se

sont servis pour détruire ce que l'on voit de tronqué dans la figure de ce sacrifice. Je l'ai dessiné tel que je l'ai vu. La roche dont j'ai parlé fait partie d'un grand roc, qui est au milieu d'une montagne. Il a fallu bien du temps et un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur, sur une cinquantaine de largeur et de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc que toutes les figures qui accompagnent ce sacrifice du soleil sont renfermées. On voit d'abord un soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamètre. Deux prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les prêtres, sont à leur côté et leur présentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au-dessus du soleil, il y a trois agneaux égorgés et étendus sur trois bûchers, composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bûcher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du soleil, opposé au côté des deux sacrificateurs, il y a deux femmes et deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décapitées. Derrière les deux petits garçons, il y a une espèce de cadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Je cherchai de tous côtés quelque inscription, ou autre chose, qui pût me donner l'intelligence de toutes ces différentes figures, et de l'usage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année où cet ouvrage a été fait, et le nom de son auteur. Je n'ai pu rien découvrir ; ainsi je laisse aux savants, curieux des antiquités, à deviner ce qui m'est demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en falloit pour dessiner fidèlement la représentation de ce sacrifice, qu'on dit être un sacrifice offert au soleil, j'allai passer la nuit à Mellawi. »

L'égyptologue Baudouin van de Walle, qui a attiré l'attention sur ce texte, a parfaitement démontré que le monument décrit par Claude Sicard est sans nul doute la stèle-frontière A d'Amarna, près de Touna el-Gébel<sup>3</sup> (pl. n. et bl. I). L'illustration qui accompagne la relation du père Sicard lorsqu'elle est éditée en 1717 connaîtra une assez bonne diffusion, grâce à sa reproduction dans le *Supplément* au célèbre livre de l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Monfaucon (1724). Cependant, l'hiatus entre cette gravure et le monument original qu'elle est censée représenter est tout à fait remarquable.

Outre les erreurs d'interprétation de Claude Sicard (qui prend Akhénaton et Néfertiti pour deux prêtres aux longs bonnets pointus ou deux femmes, les princesses du couple royal pour deux petits garçons, ou encore les pains d'offrande pour des moutons immolés), il faut noter combien l'image est teintée par son époque et par la conception que l'on avait alors de l'art égyptien. Ainsi, comme le souligne Baudouin van de Walle, le disque solaire d'Aton, simple disque bombé, agrémenté d'un uræus vu de face et diffusant ses rayons vers le bas, est remplacé, de manière très

significative, par un soleil à visage humain, dont les rayons se propagent tous azimuts, suivant un motif très en vogue en Europe dès le *xvi*<sup>e</sup> siècle, notamment en référence à l'Égypte, puis, à l'époque qui nous occupe ici, indissociablement lié à la symbolique de la royauté de Louis XIV (décédé depuis seulement deux ans lorsque la gravure paraît). Les quelques hiéroglyphes qui complètent la scène sont tout aussi remarquables : disposés de manière farfelue par rapport à l'original et, même, à la description textuelle du père Sicard, ils ne servent manifestement qu'à donner une touche égyptisante à la reproduction ; ils sont d'ailleurs très représentatifs du répertoire et de l'idée que l'on se faisait des hiéroglyphes égyptiens depuis le *xv*<sup>e</sup> siècle, avec, en particulier, dans le coin inférieur gauche de la scène, un protomé d'animal debout, pattes antérieures dressées, hiéroglyphe inventé à la Renaissance sur la base de descriptions relevées dans des textes de l'Antiquité gréco-romaine. Enfin, le groupe statuaire au sud de la stèle a été intégré dans le relief, en dépit des propos de Cl. Sicard, qui précise bien que ces quatre figures sont « en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos ». Même si le père jésuite fait référence à deux reprises au dessin qu'il a exécuté « fidèlement » de cette stèle, il apparaît indubitablement que cette gravure fut réalisée par un illustrateur d'après les données fournies par Cl. Sicard, exactement comme la carte qui accompagnait le compte rendu que ce dernier adressa à l'Académie de son voyage en Haute Égypte fut dessinée par le géographe parisien d'Anville, suivant les instructions directes de l'aventureux Jésuite.

Dans la perspective de la redécouverte d'Akhénaton, cette gravure se révèle donc finalement dénuée de toute valeur documentaire, pour reprendre les termes de B. van de Walle, si ce n'est qu'elle atteste, comme le texte qu'elle accompagnait, de ce tout premier contact recensé, établi par Claude Sicard. On se laisse facilement aller à imaginer l'usage qu'aurait pu faire l'idéologie de Louis XIV, Roi-Soleil qui se voulait un champion du monothéisme chrétien, de l'exemple précurseur que pouvait constituer Akhénaton, à une époque où l'Égypte pharaonique était encore conçue par l'Occident comme annonciatrice du Christianisme ; mais il n'en fut rien. Force est de constater que la compréhension d'Akhénaton, malgré la découverte du père Sicard, était à l'époque totalement nulle, et qu'il en allait de même pour la connaissance de son art et de son iconographie. Il faudra attendre plus d'un siècle pour que le monde occidental puisse véritablement découvrir l'expression artistique si particulière du règne d'Akhénaton<sup>4</sup>.

En 1824, John Gardner Wilkinson (1797-1875) est le premier voyageur européen à visiter les tombes de notables de la partie nord du site d'Amarna ; mais c'est seulement deux ans plus tard qu'il y reviendra en compagnie de James Burton (1788-1862), qui en copie quelques scènes qui seront ainsi diffusées (fig. 1 – 1). Sur une carte schématique qu'il

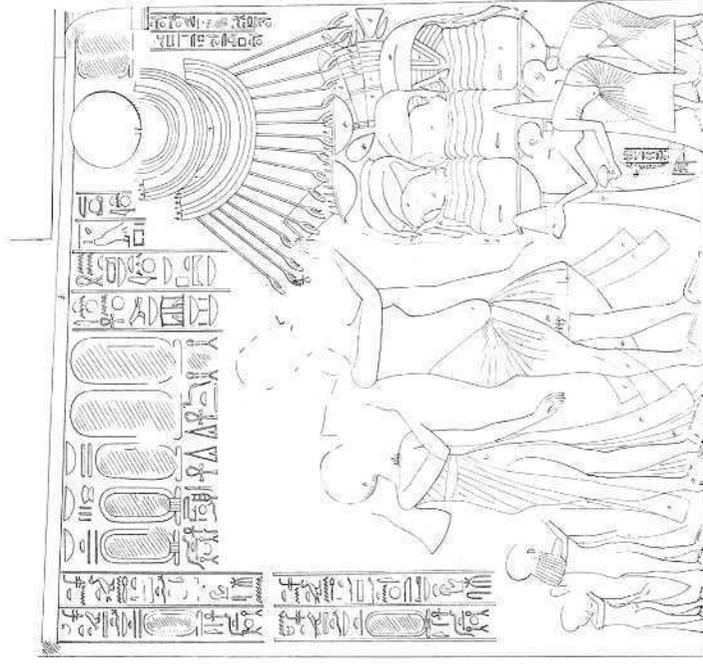


PLATE XXIII

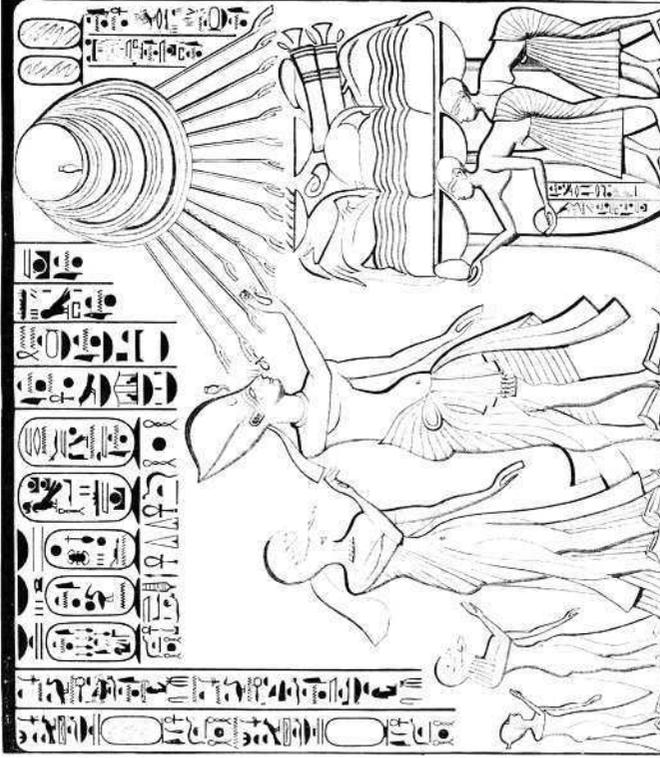


Illustration and drawing by the author. (A. - 2000, no. 10)

Fig. 1 – 1 : Scène d'offrande à Aton dans la tombe de Mériré (TA 4), reproduite par J. G. Wilkinson en 1878 et par N. de G. Davies en 1903.

dresse à cette occasion du centre-ville de l'antique cité d'Amarna, Wilkinson mentionne un ou plusieurs fragments statuaires – qu'il a dû emporter en Angleterre – à l'emplacement où, à la fin du siècle, Howard Carter découvrira, sous la houlette de Flinders Petrie, les vestiges de la destruction des statues royales qui décoraient le grand temple d'Aton. En 1826, toujours, le Musée du Louvre entre en possession de la première œuvre d'art atoniste attestée en Europe, une statuette royale aujourd'hui conservée sous le n° d'inventaire AE 004253 (ancien N 831) (pl. coul. I – 1).

La même année, J.-Fr. Champollion, envoyé en Italie deux ans plus tôt pour expertiser des collections d'antiquités égyptiennes suite à sa célèbre découverte évoquée plus haut, mentionne dans sa seconde *Lettre au duc de Blacas* quelques documents du Musée de Turin qui comportent les cartouches d'Akhénaton. Il n'a cependant pratiquement aucune idée précise de la situation chronologique à attribuer à ce roi.

## 2. LES PREMIERS SAVANTS ET PÈRES-FONDATEURS DE L'ÉGYPTOLOGIE : CHAMPOLLION, LEPSIUS ET PETRIE

C'est en novembre 1828 que Champollion (1790-1832) passera une et une seule fin d'après-midi sur le site d'Amarna. Il dirige alors, en compagnie d'Ippolito Rosellini (1800-1843), l'expédition franco-toscane, une entreprise scientifique qui, un peu dans la continuité de l'expédition d'Égypte sous Bonaparte (en 1798-1801), vise à inventorier et colliger les monuments et vestiges de l'Antiquité accessibles sur le sol d'Égypte. Une telle démarche, outre qu'elle permet enfin au déchiffreur des hiéroglyphes d'entrer en contact direct avec la civilisation qui occupe ses pensées depuis plus de vingt ans, apparaît comme une sorte de nécessité scientifique. En effet, le patrimoine archéologique de l'Égypte est à l'époque sauvagement pillé. Non sans le consentement des autorités locales, plusieurs diplomates occidentaux, comme le Britannique Henry Salt et son grand rival, le consul général de France Bernardino Drovetti, rassemblent, avec l'aide de quelques aventuriers souvent peu scrupuleux, de vastes collections d'antiquités. Le but poursuivi est évidemment de les revendre à prix d'or aux cours d'Europe, où, avec la publication de *La Description de l'Égypte* (1809-1828), la mode et le style « retour d'Égypte » ont tôt fait d'embraser les passions égyptomanes bien au-delà des frontières de l'Hexagone. C'est ainsi que naîtront les grandes collections égyptologiques d'Europe, au British Museum, au Museo Egizio de Turin, au Louvre et à l'Ägyptisches Museum de Berlin. J.-Fr. Champollion et I. Rosellini doivent donc travailler dans l'urgence et procèdent déjà, pourrait-on dire, à de l'archéologie de sauvetage avant la lettre. Dans

cette perspective, leur attention se focalise principalement sur les régions de Memphis et de Thèbes et le voyage en Moyenne Égypte, où se situe Amarna, est avant tout un passage obligé pour gagner la richissime Thébaïde et les grands sites de la Haute Égypte. En outre, cette traversée dure plus longtemps que prévu, car les tombes rupestres de Beni Hassan retiennent davantage l'attention des savants qu'ils ne l'avaient imaginé, ce qui explique l'extrême brièveté du passage à Amarna.

Lorsqu'ils abordent le site, le 7 novembre 1828, en soirée, Champollion et Rosellini en connaissent déjà l'existence, grâce aux observations faites par les savants de l'expédition de Bonaparte, et en particulier celles d'Edmé François Jomard, qui fut le premier Occidental à noter là, près de trente ans plus tôt, les ruines imposantes d'une ancienne cité. Le père-fondateur de l'égyptologie écrit :

« Nous parcourûmes tout l'emplacement de la ville (...) La construction que M. Jomard croit avoir pu être un grenier m'a paru être les arases très reconnaissables d'un édifice religieux, bases d'un temple composé d'un pylône et de deux cours en briques crues, enfin, du temple proprement dit et bâti en grès. Les débris de cette pierre, mêlés au granit noir et rose, couvrent un très grand espace de forme carrée et sur l'alignement de deux pylônes. J'ai trouvé moi-même au milieu de ces détritits un fragment de calcaire cristallisé d'un très beau poli, ayant appartenu au genou d'une statue égyptienne<sup>5</sup>. »

Ce fragment statuaire, qui provient selon toute vraisemblance du petit temple d'Aton, signalé par Jomard, apparaît comme l'un des rares objets que Champollion aurait emporté du site, – même si son lieu de conservation actuel reste inconnu. Des stèles-frontières de la cité, le savant décrira l'apparence déconcertante prêtée au roi, dont il semble se demander s'il ne pourrait s'agir d'une femme. Et, dans la *Notice sur l'histoire d'Égypte* qu'il adresse à Méhémet-Ali au retour de son expédition à travers le pays, en 1829, il est manifeste que J.-Fr. Champollion ne peut davantage situer Akhénoton dans la séquence des pharaons de la 18<sup>e</sup> dynastie, puisqu'il se contente pour la fin de celle-ci de reprendre la liste donnée par l'historien antique Manéthon, sans y reconnaître la présence du souverain monothéiste. Comme le note Erik Hornung, à l'évidence, « le fondateur de l'égyptologie n'avait aucune idée précise sur Akhénoton et son importante révolution, si ce n'est quelques impressions évanescences concernant les qualités distinctives de l'art de cette époque, en comparaison du style traditionnel »<sup>6</sup>.

Il faut effectivement attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour que le pharaon monothéiste soit enfin redécouvert. C'est Karl Richard Lepsius (1810-1884), fondateur de la science égyptologique allemande, qui rendra à Akhénoton son existence historique, ainsi que Erik Hornung l'a judicieusement souligné<sup>7</sup>. Lepsius, qui s'est vu confier la direction d'une expédition analogue à celle de Champollion et Rosellini par le roi de

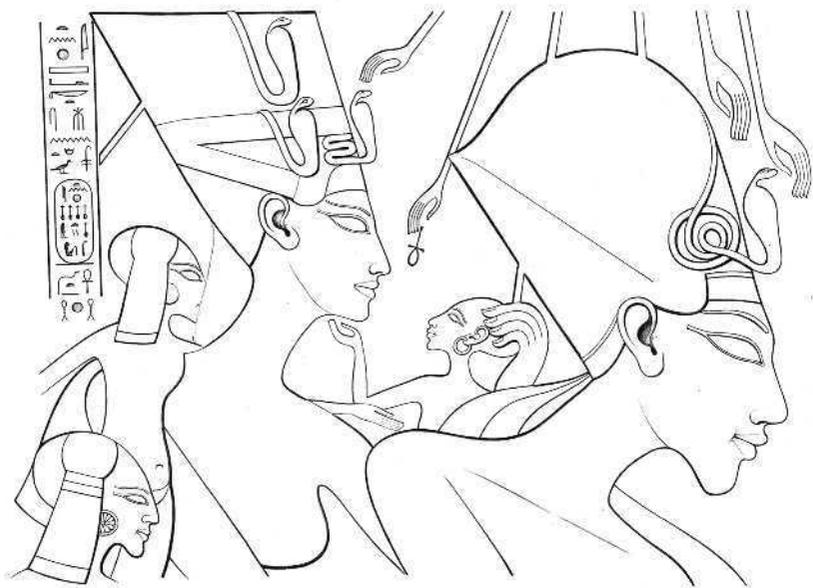


Fig. 1 – 2 : Reproduction d'un relief de la tombe d'Ay (TA 25)  
 dans K. R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien* III,  
 Berlin – Leipzig, 1849-1859, pl. 111.

Prusse Frédéric Guillaume IV, arrive à Amarna le 19 septembre 1843. Contrairement à ses deux collègues, il y reste non pas une brève fin d'après-midi, mais trois jours entiers, qu'il complète en outre par une halte supplémentaire de sept jours, en juin 1845, sur le chemin du retour de la Haute Égypte et de la Nubie, ce qui lui permet de nettement mieux documenter les vestiges du site, et notamment les tombes privées des falaises environnantes, que Champollion et Rosellini n'avaient même pas eu le temps de visiter. Dans une lettre qu'il écrit depuis l'Égypte au célèbre savant berlinois Alexander von Humboldt, le 20 novembre 1843, K. R. Lepsius remarque que le pharaon dont il lit le nom « Bech-en-Aten » est un homme et non une femme, comme lui et d'autres le pensaient alors. Mais c'est surtout à l'occasion d'un exposé intitulé *Über den ersten ägyptischen Götterkreis und seine geschichtlich-mythologische Entstehung* (« À propos du premier panthéon égyptien et de son origine historique et mythologique »), qu'il présente le 26 juin 1851 devant l'Académie Prussienne des Sciences à Berlin, que Lepsius va réhabiliter Akhénaton dans son véritable rôle au regard de l'Histoire. Dans cette leçon, publiée la même année, l'égyptologue allemand traite d'« un épisode particulièrement remarquable de l'histoire de la mythologie

égyptienne », durant lequel le roi Amenhotep IV, qu'il semble être le premier à identifier assurément avec Akhénaton, opposa l'adoration traditionnelle du dieu Amon à un culte solaire exclusif : « seul le disque lui-même fut toléré comme son image unique ». Il établit par ailleurs que ce même roi ordonna « que le nom de toutes les autres divinités soit martelé sur les monuments publics ainsi que dans les tombes privées accessibles, et que leurs images soient détruites partout où cela était possible ». Après quelques années, ajoute-t-il, survint « une réaction de la part de l'ancienne hiérarchie nationale », qui anéantit tout souvenir du souverain hérétique. Lepsius conclut en s'interrogeant sur l'hypothèse selon laquelle ce culte solaire aurait fait partie des racines primitives du « polythéisme polymorphe de l'Égypte », – une théorie du monothéisme originel qui perdurera longtemps et trouve en fait ses racines dans la conception paléochrétienne et médiévale de la civilisation pharaonique, prétendument annonciatrice du Christianisme. Et suivant des idées qui avaient cours en historiographie à l'époque, il envisage que les causes d'une telle révolution puissent se trouver dans l'influence qu'auraient exercée d'autres peuples, de Nubie ou du Proche-Orient...

Mais même si à partir de ce moment les livres d'Histoire commentent – progressivement – à prendre en considération la figure du pharaon monothéiste Akhénaton, ce n'est qu'à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle que débiteront les premières explorations archéologiques systématiques du site d'Amarna, et cela suite à plusieurs découvertes fortuites et clandestines.

À une date qu'il est difficile de préciser au début des années 1880, des pillards locaux retrouvent la tombe d'Akhénaton, dans le Ouadi Abou Hasah el Bahari, la « Vallée des Rois » d'Amarna, à quelques kilomètres dans la colline à l'est de la ville antique (à ce sujet, *cf. infra*, le chapitre V). Bien que des éléments de bijouterie en soient extraits et circulent sur le marché des antiquités, aucune décision officielle n'est prise pour investiguer la sépulture royale ou tenter de sauver ce qui peut encore l'être de son mobilier funéraire avant une décennie, – même si plusieurs travaux de dégagement sont entrepris sur le site d'Amarna de 1881 à 1884, sous la houlette de Gaston Maspero et Urbain Bouriant.

En 1887, une habitante de l'un des villages modernes de la plaine d'Amarna, en quête de *sébach* (terme arabe qui désigne des briques crues délitées ou tout autre vestige de terre séchée qui puisse être utilisé comme engrais), met au jour « une grande boîte pleine de pièces d'argile » couvertes de curieux signes inconnus. Il s'agit en réalité des premières tablettes cunéiformes découvertes en Égypte, qui proviennent des archives diplomatiques de Pharaon, rédigées pour l'essentiel dans un dialecte akkadien (assyro-babylonien), qui sert de langue diplomatique internationale dans le Proche-Orient de la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère<sup>8</sup>. Inconsciente de leur

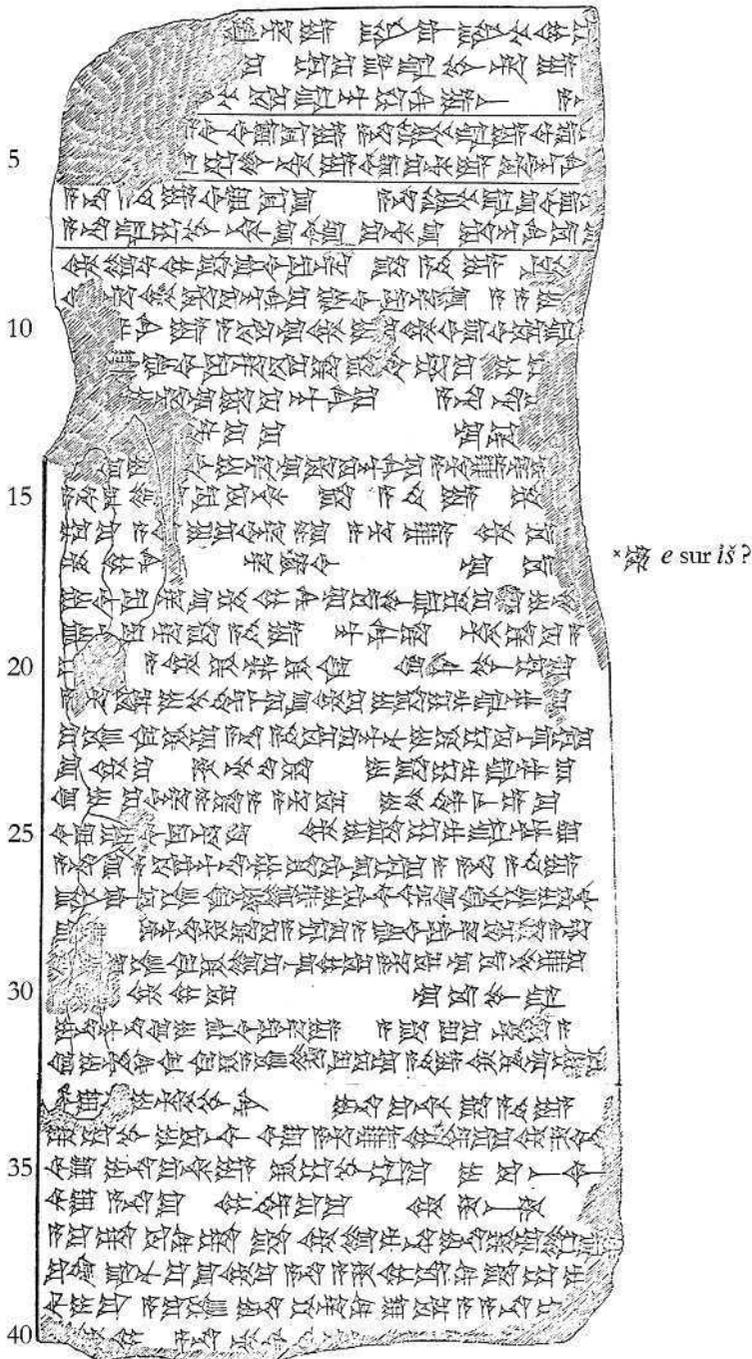


Fig. 1 - 3 : Relevé au trait de la lettre d'Amarna EA 7, adressée par Bourna-Bouriyash II, roi de Babylone, à Amenhotep IV - Akhéaton.

exceptionnelle valeur historique et ne connaissant pas cette *kita mis-mârî*, « écriture à clous », la découvreuse sera heureuse de revendre à un voisin, pour la modique somme de 10 piastres, les tablettes qu'elle n'avait pas encore détruites pour fertiliser les champs. Les quelque 300 tablettes subsistantes (aujourd'hui 382 d'entre elles sont conservées, alors que l'on estime entre 150 et 200 le nombre de celles qui furent pulvérisées suite à leur découverte) sont alors diffusées sur le marché des antiquités. Après avoir été rejetées par certains comme des faux, elles suscitent finalement l'intérêt qu'elles méritent auprès de la communauté scientifique et sont rapidement acquises par de grands Musées comme le Vorderasiatisches Museum de Berlin, le British Museum de Londres, le Musée égyptien du Caire, ou le Louvre. Les regards des égyptologues se tournent, enfin, vers le site d'Amarna.

Et c'est à ce moment que le père de l'archéologie égyptienne et l'inventeur de l'archéologie scientifique, Sir William Matthew Flinders Petrie (1853-1942), va faire son entrée sur la scène des études amarniennes, même si son intérêt principal ne réside pas dans ces fameuses tablettes – dont il trouvera néanmoins de nouveaux exemplaires et localisera l'origine précise sur le site. L'archéologie, à l'époque, est encore fondamentalement une chasse aux trésors et aux beaux objets spectaculaires ; Petrie est le premier à y introduire l'étude des petits artefacts de la vie quotidienne et l'analyse de la stratigraphie, en montrant l'importance chronologique essentielle de ces éléments. Moins d'un an avant de se voir confier la première chaire d'égyptologie britannique, au University College de Londres, Flinders Petrie entreprend, du 17 novembre 1891 à la fin du mois de mars 1892, une campagne de fouilles systématiques de l'antique capitale d'Akhénaton. Dans les premiers mots de son ouvrage synthétisant ces recherches, paru en 1894 sous le titre de *Tell el Amarna*, il explique que ce site est « un des plus importants pour l'histoire de la civilisation égyptienne », notamment parce qu'il « eut une durée de vie plus courte que peut-être toute autre ville du pays », n'ayant « été occupé que pendant une seule génération ; de ce fait, tout ce qui peut y être retrouvé est bien daté ». L'intérêt de Petrie pour Amarna est donc profondément archéologique. Il espère pouvoir y isoler un instantané de l'histoire de la civilisation pharaonique.

Dans sa description préliminaire des lieux, le fouilleur souligne que les ruines de la ville sont déjà fréquemment « visitées » par des touristes en croisière sur le Nil et précise :

« Les sites des temples et palais ont souvent été pillés par le collectionneur de passage, et tout ce qui était visible et transportable a été enlevé depuis bien longtemps ; cependant, aucune fouille systématique n'a été tentée et il n'existe aucune archive qui décrive d'où les différentes pièces qui se trouvent actuellement dans les Musées ont été emportées. Il y a quelques années, un homme du village d'Et-Till a attaqué les célèbres tombes de la falaise et a découpé tout ce qui semblait vendable ou facile à enlever, de

la même manière que les tombes de Beni Hassan et El-Bersheh ont été vandalisées, si bien que beaucoup est aujourd'hui irréversiblement perdu. Le présent siècle a ainsi infligé à ce site le pire de ce qu'il pouvait faire, de toutes les manières qui soient ; et tout ce que je pouvais espérer préserver consistait en les plus inaccessibles vestiges de ce que les anciens Égyptiens et les Égyptologues modernes (*sic*) avaient pillé aussi extensivement qu'ils le pouvaient. Il est très tard aujourd'hui pour entamer toute investigation ou étude véritable d'un tel site ; mais tout ce que l'on pouvait dire était : mieux vaut tard que jamais. »

L'époque où, à peine moins d'un siècle plus tôt, Jomard et ses compagnons de l'expédition de Bonaparte avaient relevé là la présence d'une gigantesque ville abandonnée depuis l'Antiquité, avec, par endroits, des murs conservés sur une hauteur de plus de 7 mètres, était donc déjà bien loin et irrémédiablement révolue.

Néanmoins, en l'espace d'un peu plus de 4 mois, Petrie va réussir à mettre en évidence la structure de l'ensemble du site et jeter les bases de toute exploration archéologique à venir des lieux, pratiquement jusqu'à nos jours. Comme l'écrit Nicholas Reeves, cette campagne, menée de main de maître, « produisit en une saison plus d'informations que maintes fouilles ultérieures n'en ont fournies en une décennie. Petrie avait toujours en vue de caractériser rapidement un site pour le bénéfice de l'égyptologie et des archéologues à venir avant de s'en aller ailleurs, et cet objectif fut magistralement atteint à Amarna ; la prospection du site, l'identification de ses principaux secteurs (le grand temple, le grand palais, la maison du roi, le bureau des archives entre autres) et leur fouille furent accomplies avec diligence »<sup>9</sup>. La découverte la plus spectaculaire de Petrie sur le site est sans doute celle de nombreuses et somptueuses peintures qui ornaient les murs et les sols des palais royaux du centre-ville, parmi lesquelles la très célèbre représentation de deux petites princesses aux pieds de leur mère, la reine Néfertiti, aujourd'hui à l'Ashmolean Museum d'Oxford (inv. 1893.1-141) (fig. 1 – 5). Norman de Garis Davies, – dont il sera question plus loin, – en écrira qu'il s'agit « certainement de l'un des plus beaux vestiges que le vaste monde pré-chrétien nous ait légués.<sup>10</sup> »

Au début du mois de janvier 1892, Lord Amherst of Hackney (1835-1909), l'un des mécènes de la campagne de fouilles (qui en récupérera, suivant les usages de l'époque, une partie des fruits), envoya à Petrie un assistant, un jeune dessinateur passionné d'égyptologie, âgé de seulement dix-sept ans, mais promis à un brillant avenir : Howard Carter (1874-1939). C'était la première expérience archéologique de ce dernier, et elle allait sceller son destin, intimement lié à l'épisode amarnien, puisqu'il découvrira, 30 ans plus tard, la célèbre tombe du fils d'Akhénaton dans la Vallée des Rois<sup>11</sup>. Malgré son manque d'expérience, Carter se vit confier par Petrie la responsabilité de plusieurs

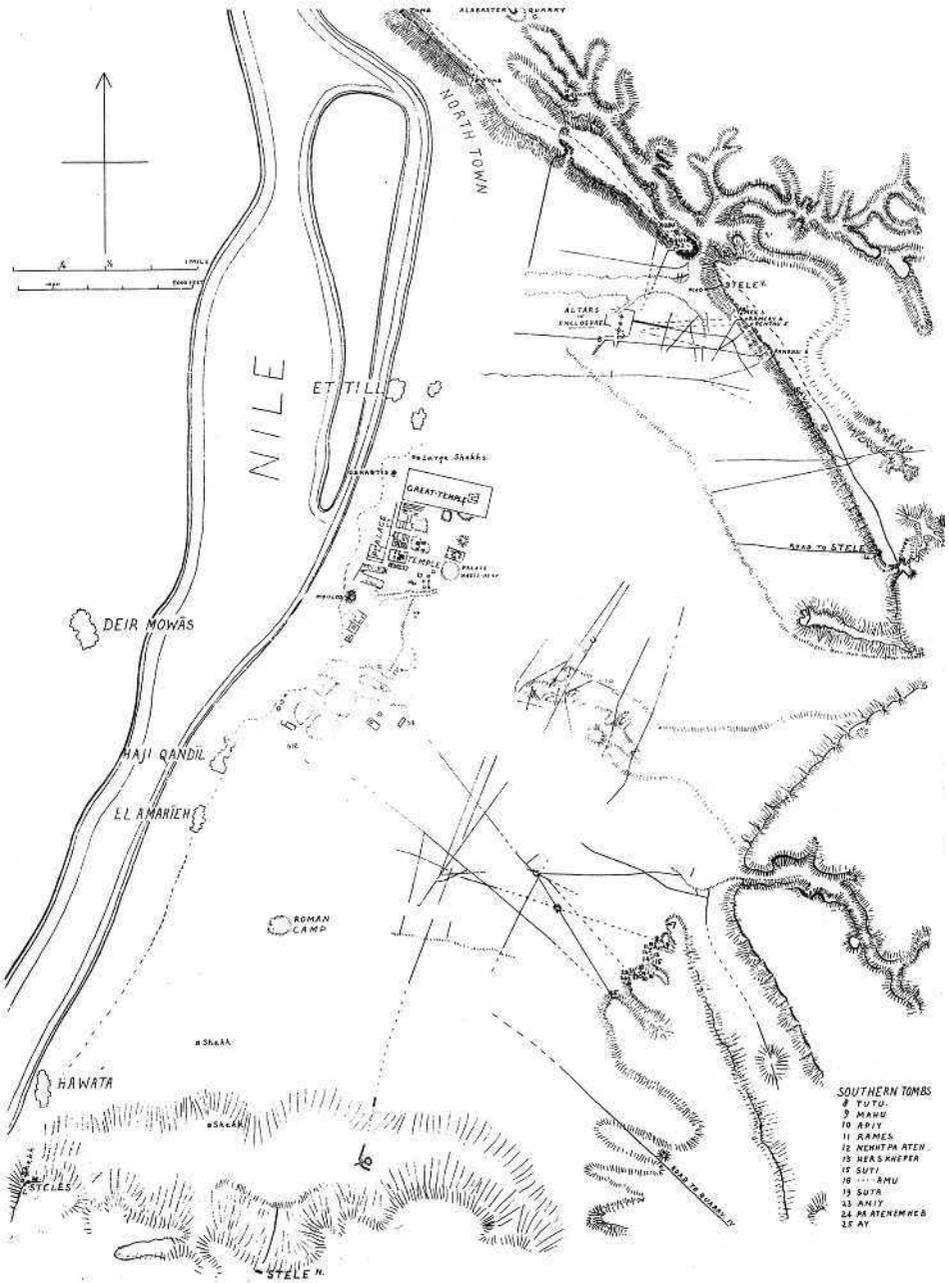


Fig. 1 - 4 : Plan du site d'Amarna publié dans W.M.FI. PETRIE, *Tell el Amarna*, Londres, 1894, pl. 35.

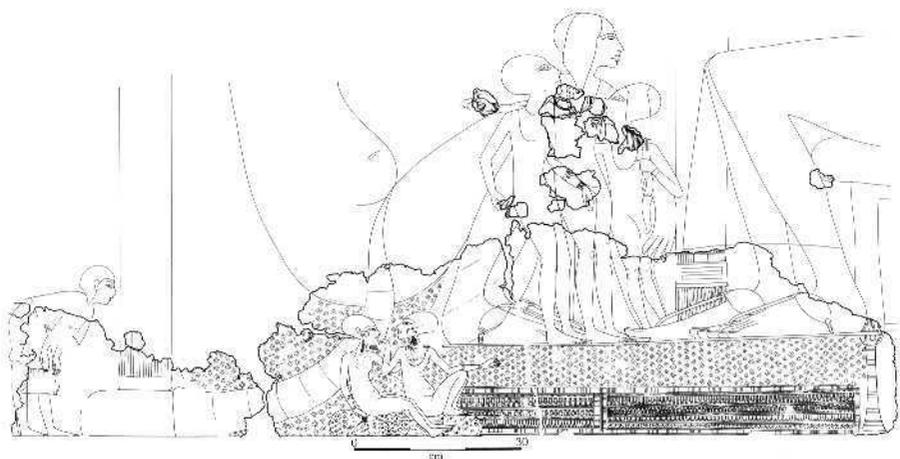


Fig. 1 – 5 : Relevé et reconstitution au trait de la peinture de la Maison du Roi à Amarna, actuellement conservée à l’Ashmolean Museum d’Oxford (inv. 1893.1-141).

chantiers, dont celle du grand temple d’Aton, où il mettra au jour les restes de la destruction antique des statues royales, – sans doute déjà repérés par Wilkinson et Champollion, six décennies plus tôt, – et dont une majorité, – près de 200 fragments, – se trouve aujourd’hui conservée au Metropolitan Museum of Art de New York.

Les trésors artistiques et archéologiques qui seront ainsi rapportés en Occident par l’unique campagne de fouilles de W.M.Fl. Petrie sur le site d’Amarna<sup>12</sup> vont considérablement augmenter l’intérêt du monde savant pour Akhénaton et susciter la recherche de nouveaux indices matériels pour reconstituer la personnalité de ce pharaon atypique.

### 3. LES PREMIERS ESSAIS HISTORIOGRAPHIQUES ET LE DÉBUT DE LA RECONSTITUTION DE LA PERSONNALITÉ D’AKHÉNATON

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Petrie publie les déductions historiques qu’il fait de ses fouilles à Amarna au sujet du règne et de la personnalité d’Akhénaton, le pharaon monothéiste demeure encore, fondamentalement, une personnalité assez évanescence aux yeux de l’Histoire. En effet, même si, dès 1851, K. R. Lepsius avait pu comprendre et repréciser la place historique de ce souverain d’Égypte, il fallut un certain temps avant que l’importance de cette redécouverte ne soit pleinement perçue par la communauté scientifique<sup>13</sup>. Comme l’a fait remarquer Erik Hornung, le titre très général de la publication du savant berlinois (« À propos du premier panthéon égyptien et de son origine historique et

mythologique ») semble montrer que ce dernier, lui-même, n'avait pas tout à fait conscience de cette importance, sans compter qu'un tel intitulé n'était pas de nature à focaliser l'attention sur le personnage d'Akhénaton. Et ce n'est, en définitive, qu'avec les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle que les égyptologues vont s'essayer à comprendre et à reconstituer la personnalité de ce roi tellement insolite dans le long fleuve en apparence si tranquille de l'histoire pharaonique.

Très vite, les grands thèmes qui polarisent, jusqu'à nos jours, les théories et les fantasmes sur Akhénaton se dessinent : l'apparence physique du souverain, l'origine ou la source d'inspiration de sa nouvelle doctrine, sa relation à Néfertiti, et les raisons de la création, *ex nihilo*, d'une nouvelle capitale ou résidence royale, en Moyenne Égypte, à Amarna. Tout aussi rapidement, deux tendances se font jour, l'une négative, et l'autre, un peu plus tard, positive. La première fut sans doute initiée par K.R. Lepsius, qui n'avait manifestement pas une très bonne opinion du monarque hérétique et déviant par rapport à la religion égyptienne traditionnelle, qui faisait l'objet de son attention. On retrouve assez clairement l'influence du père-fondateur de l'égyptologie allemande dans la première histoire de l'Égypte antique rédigée d'après les monuments et non plus suivant les auteurs anciens, due à la plume d'Heinrich Brugsch (1827-1894), en 1859, ainsi que dans le très important ouvrage d'Adolphe Erman (1854-1937), *Die ägyptische Religion* (« La religion égyptienne »), où, dès la première édition de 1905, Akhénaton est présenté comme un « fanatique », « à l'apparence étonnamment malade », et un « despote éclairé ».

W.M.Fl. Petrie est en somme le premier à présenter le pharaon monothéiste sous un jour nettement plus positif. Il n'est pas inutile de citer ici un extrait de sa célèbre *History of Egypt* (publiée en 1894) pour comprendre les ressorts de son appréciation :

« Nul – qu'il soit adorateur du soleil ou philosophe – ne semble avoir compris jusqu'à une date avancée de ce siècle la vérité qui fonde la religion d'Akhénaton : le fait que les rayons du soleil sont le vecteur de l'action du soleil, la source de toute vie, du pouvoir et de la force de l'univers. Cette vision abstraite qui lui faisait considérer comme essentielle l'énergie rayonnante du soleil avait été négligée jusqu'à ce que les conceptions récentes de la conservation de l'énergie, de la chaleur comme source du mouvement, et de l'identité de la chaleur, de la lumière et de l'électricité, nous aient familiarisés avec la notion scientifique qui constituait la base de la nouvelle religion d'Akhénaton. (...) S'il s'agissait d'une nouvelle religion, inventée pour répondre aux critères de la science moderne, nous ne trouverions rien à redire à cette interprétation de l'énergie solaire. Nous ignorons l'étendue des connaissances d'Akhénaton dans ce domaine, mais il avait certainement, par cette vision et par ce symbolisme, franchi un pas d'une telle importance que nous ne pouvons aujourd'hui aller plus loin que lui. »

L'influence des théories scientifiques de son temps, auxquelles Petrie était à l'évidence sensible, est patente ; et le thème d'Akhénaton comme précurseur de nos idées – occidentales – modernes est né.

En 1895, l'année qui suit celle où Petrie publie ces commentaires, un autre égyptologue anglophone, – cette fois le père-fondateur de l'égyptologie aux États-Unis d'Amérique, – James Henry Breasted (1865-1935), soutient à Berlin une thèse de doctorat intitulée *De Hymnis in Solem sub Rege Amenophide IV conceptis* (soit « À propos des hymnes au soleil conçus sous le roi Amenhotep IV »). Cette étude constitue en fait la première traduction complète de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le grand hymne à Aton, connu par une seule version gravée dans l'embrasure de la porte d'entrée de la tombe du « père du dieu » Ay à Amarna (fig. 1 – 6). Breasted y développe l'idée qu'Akhénaton, « premier idéaliste et premier individualiste du monde », mais aussi « premier prophète de l'histoire », aurait inventé une religion particulièrement pure, noble et juste, qui préfigure la révélation christique et dans laquelle on trouve des échos prémonitoires au « cantique du soleil » de saint François d'Assise ou au Psaume 104. Cette thèse aura une influence considérable sur la première biographie du pharaon monothéiste, publiée en 1910 par Arthur Weigall : *The Life and Times of Akhnaton, Pharaoh of Egypt*.

Ancien élève de Petrie, A. Weigall (1880-1934) voit en Akhénaton l'incarnation des valeurs – chrétiennes – de la vie de famille dévouée, de la rectitude morale et de la piété religieuse. Le souverain d'Égypte est explicitement présenté comme un précurseur du Christ, qui défendit sa nouvelle foi contre la résistance d'un monde qui n'était pas prêt et eut finalement raison de lui. Pour Weigall, « aucune religion à travers le monde n'est aussi proche du Christianisme que la foi d'Akhénaton ». D'ailleurs, celui-ci, « premier des fondateurs humains d'une doctrine religieuse », inventa une « religion si pure qu'il nous faut la comparer au Christianisme pour en découvrir les défauts ». Par cet ouvrage, Weigall va fermement établir « la vision idyllique de la religion atoniste, de la vie familiale d'Akhénaton et de la vie en général dans sa nouvelle Résidence, tout ceci en net contraste avec les terribles événements qui se déroulaient alors dans le Proche-Orient d'après les archives cunéiformes du roi », ainsi que le note Erik Hornung<sup>14</sup>. Nombre d'égyptologues s'insurgèrent contre la reconstitution proposée par Weigall. Ainsi, le grand égyptologue allemand Kurt Sethe la qualifia tout simplement de romanesque<sup>15</sup>, tandis que d'autres, tels L.A. White, soulignaient que cet Akhénaton était une fiction créée par Breasted et Weigall, avec un dieu plus protestant que catholique ou juif. En fait, comme l'a judicieusement fait remarquer Juliette Bentley, l'opinion développée par Arthur Weigall est avant tout représentative des valeurs et des idéaux moraux de l'époque victorienne et edwardienne dans laquelle il vécut<sup>16</sup>. Mais, toujours pour citer Hornung : « Même si nous devons considérer Lepsius comme le savant

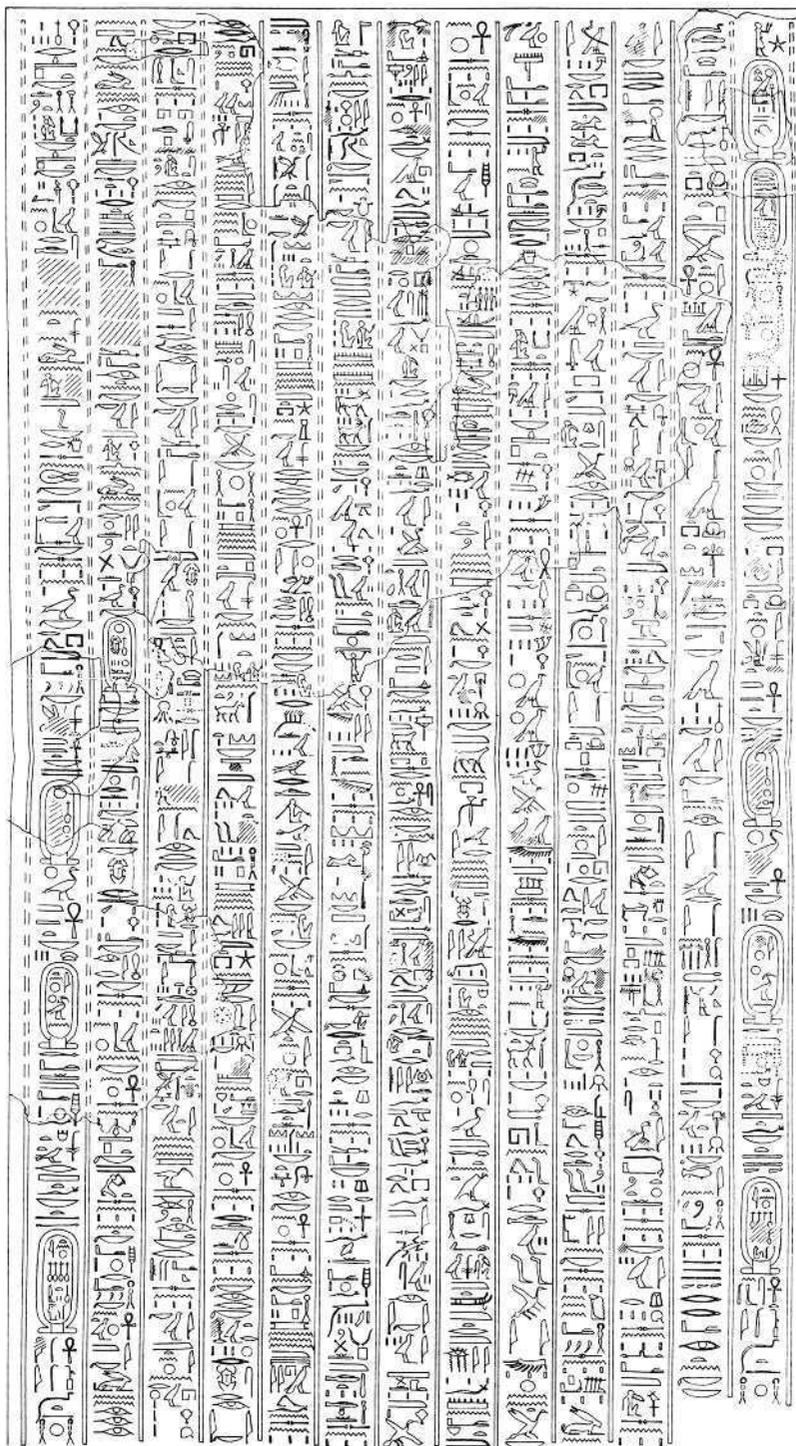


Fig. 1 – 6 : Grand hymne à Aton dans l'embrasure de la porte d'entrée de la tombe d'Ay (TA 25).

qui découvrit Akhénaton après des millénaires d'oubli, il nous faut reconnaître en Weigall celui qui l'établit définitivement dans la conscience de l'époque moderne et l'identifia comme un grand penseur de l'histoire de l'humanité.»<sup>17</sup> La biographie d'Akhénaton rédigée par Arthur Weigall connut effectivement un succès retentissant, au-delà du strict domaine des égyptologues et du monde savant ; et son influence, en tant qu'œuvre fondatrice de la conception – voire du mythe – romantique du pharaon mû par une vision en avance sur son temps, précurseur de notre propre modernité et en proie à un destin dramatique, est clairement perceptible dans presque tous les romans qui traitent de ce règne, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours<sup>18</sup>.

#### 4. L'ÉLARGISSEMENT DE LA DOCUMENTATION, LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES SPECTACULAIRES ET LA POPULARISATION DE LA FIGURE D'AKHÉNATON

Parallèlement à cette diffusion de la reconstitution – très orientée – de la personnalité du pharaon monothéiste, les investigations archéologiques à son sujet se poursuivent et se multiplient, afin de compléter le tableau, encore bien fragmentaire, de son règne et de ses actes historiques. À l'époque, en dehors des destructions anti-polythéistes perpétrées à travers tout le pays, destructions dont K.R. Lepsius avait su reconnaître le lien avec la politique religieuse d'Akhénaton, peu de vestiges relatifs à ce dernier ont été découverts en dehors du site d'Amarna, c'est-à-dire que la genèse même de la révolution atoniste, qui fut inventée à Karnak (*infra*, chapitres III et IV), est encore totalement ignorée. Assez naturellement, les efforts se concentrent donc d'abord sur Amarna, dont W.M.F.I. Petrie vient de révéler le potentiel informatif, tout en soulignant qu'il est déjà presque trop tard pour s'intéresser sérieusement à ce site, tant pillé par les amateurs d'antiquités.

En 1901, Norman de Garis Davies (1865-1941), un ancien élève de Petrie et, comme le souligne Nicholas Reeves, le meilleur dessinateur épigraphiste parmi les égyptologues du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>, entame un patient et minutieux travail d'enregistrement systématique des tombes de particuliers creusées dans la falaise à l'est du site d'Amarna, tombes qu'il publiera sous le titre *The Rock Tombs of El Amarna*, en six volumes, de 1903 à 1908<sup>20</sup>. Cet ouvrage, qui reste encore aujourd'hui une base indispensable pour toute étude de l'idéologie d'Akhénaton et de la vie de la cité royale sous son règne, permet enfin une vision complète et bien détaillée de la précieuse documentation iconographique que renferment ces hypogées, pourtant officiellement découverts depuis près d'un siècle (par J. G. Wilkinson, en 1824). Les reliefs peints de ces tombes privées illustrent en effet à longueur de parois la relation des hauts dignitaires

(et, dans une moindre mesure, celle de la population) à leur souverain solaire dans la métropole atoniste d'*Akhet-Aton* (« l'horizon/le lieu d'apparition de l'Aton ») et rendent ainsi vie aux vestiges archéologiques de l'antique cité, qui gisent en contrebas de la colline.

Il faut encore attendre jusqu'en 1907 pour que l'exploitation scientifique de ce site archéologique absolument unique soit reprise depuis les travaux de pionnier effectués par Petrie en 1891-2, avec un programme systématique et à longue échéance. C'est le fondateur et premier directeur de l'Institut archéologique allemand du Caire, – créé la même année, – Ludwig Borchardt (1863-1938), qui va initier et conduire ces nouvelles fouilles, pour le compte de la Deutsche Orient-Gesellschaft (ou « Société allemande de l'Orient »)<sup>21</sup>. Architecte de formation, Borchardt s'intéresse avant tout à la ville elle-même, dont il dégagera plus de 500 maisons entre 1911 et 1914. Afin de nommer les différentes localités qu'il met au jour, il détermine un immense quadrillage (fait de carrés de 200 mètres de côté, aux repères alphanumériques) sur l'ensemble du site, qui sert à localiser toutes les trouvailles à Amarna jusqu'à nos jours. Le vaste programme archéologique de L. Borchardt sera interrompu par la Première Guerre mondiale, en 1914, mais non sans avoir fourni des découvertes retentissantes. La plus célèbre en est assurément celle de la maison et de l'atelier adjacent du sculpteur royal Thoutmose (fig. 1 – 7 et *infra*, fig. 5 – 10 et 5 – 15), où le fouilleur et son équipe exhument, le 6 décembre 1912, le célèbre buste de Néfertiti, parmi une vingtaine d'études et de modèles d'atelier représentant des membres de la famille régnante ou de la cour. Cette œuvre, aujourd'hui mondialement connue, sous le nom de buste de Berlin, comme l'une des principales icônes de la civilisation pharaonique tout entière, ne fut cependant révélée au grand public qu'une douzaine d'années plus tard. Le partage des produits de la fouille, suivant l'usage de l'époque, eut lieu à la fin de la campagne, le 20 janvier 1913, et le lot qui comprenait le buste de la reine revint à l'industriel millionnaire Henri James Simon (1851-1932), le bailleur de fonds berlinois de l'expédition. Dès cette même année 1913, cependant, le généreux mécène mit la superbe effigie de Néfertiti, ainsi que de nombreuses autres œuvres issues des fouilles à Amarna, en dépôt permanent au Musée de Berlin. En 1920, il décida de convertir ce prêt en un don de sa collection personnelle au Land de Prusse, qui exposa seulement le sublime buste de l'épouse d'Akhénaton à la fin de l'année 1923, à la stupéfaction des visiteurs, émerveillés par la modernité et la beauté parfaite de l'idole. Peu de temps après, – et depuis lors, – le gouvernement égyptien se mit à revendiquer avec vigueur le retour de ce buste en Égypte, d'où il serait sorti dans des circonstances irrégulières<sup>22</sup>.

Cette révélation au début des années 1920 de l'admirable buste de Néfertiti, immédiatement accaparé et récupéré par le monde de la mode

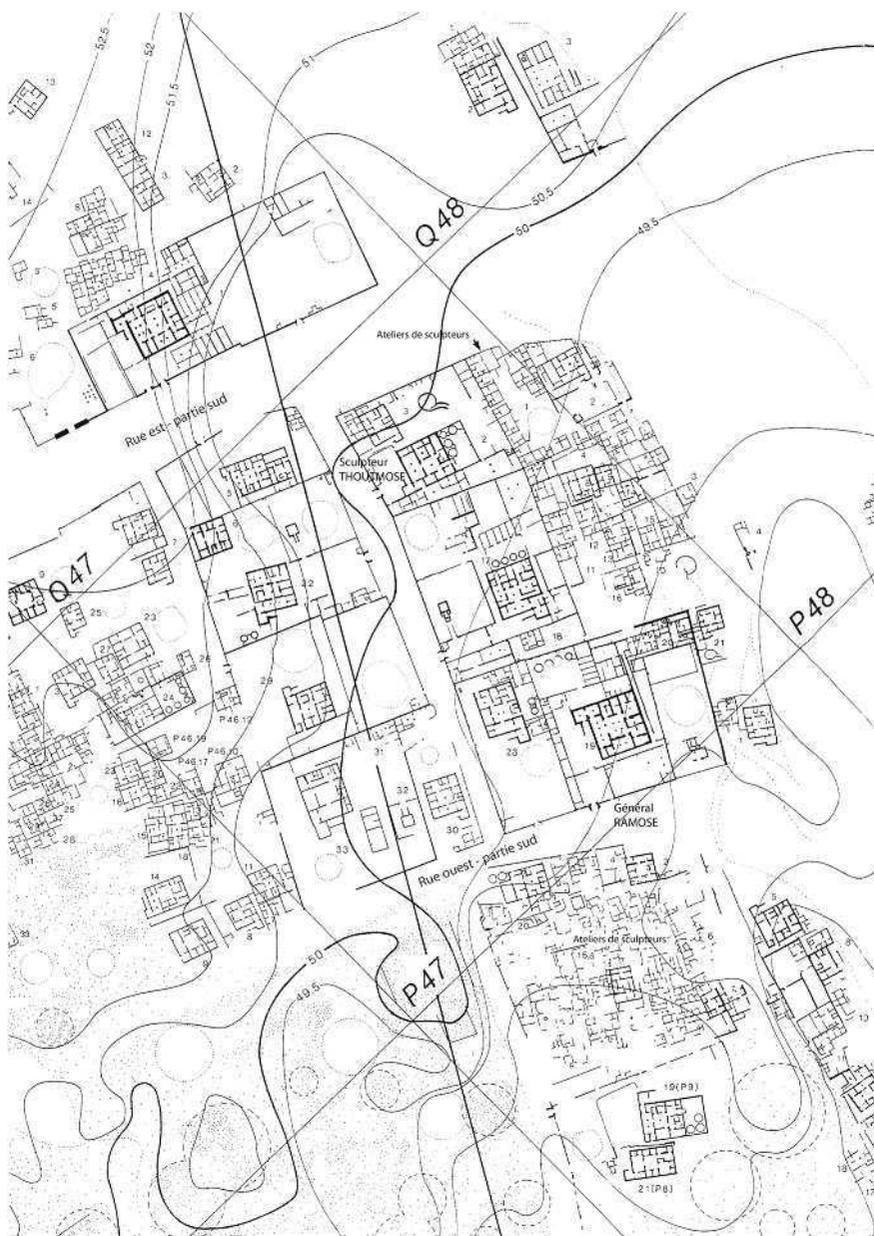


Fig. 1 – 7 : Le quartier du faubourg sud d'Akhet-Aton à Amarna où vivaient le sculpteur en chef Thoutmose et le général Ramose, fouillé par L. Borchardt (d'après B.J. KEMP et S. GARFI, *A Survey of the Ancient City of el-Amarna*, Londres, 1993 [EES Occasional Publications 9], pl. 7).

occidentale, survint à une époque cruciale pour la popularisation d'Akhénaton et de l'épisode si insolite que constitue son règne dans l'Histoire de l'Égypte pharaonique. Rappelons qu'un peu plus tôt, le 4 novembre 1922, Howard Carter avait fait, pour le compte de Lord Carnarvon, son mécène, la plus emblématique et la plus médiatique de toutes les découvertes de l'histoire de l'archéologie : la mise au jour du trésor funéraire, presque intact, d'un enfant-roi sombré dans l'oubli, Toutankhamon, dont Carter comprit tout de suite qu'il était intimement lié à l'épisode atoniste. L'engouement du grand public pour l'archéologie égyptienne et pour cette période particulière de l'histoire pharaonique atteignait alors des sommets. Dans la Vallée des Rois, toujours, quelques années plus tôt, les fouilles intensives menées sous la houlette d'un précédent commanditaire de H. Carter, l'avocat américain Theodore M. Davis (1837-1915), avaient permis de nombreuses découvertes spectaculaires relatives à la fin de la 18<sup>e</sup> dynastie et, notamment, le 6 janvier 1907, l'exhumation, dans la mystérieuse tombe 55, d'une momie (Catalogue Général du Musée du Caire n° 61075) dont on commençait déjà à penser qu'elle pourrait être la dépouille d'Akhénaton lui-même (à ce sujet, cf. *infra*). Arthur Weigall, qui était inspecteur et représentant du Service des Antiquités lors de la trouvaille, en fut certainement très ému puisqu'il dédia sa biographie du pharaon monothéiste, évoquée plus haut, « au découvreur des os d'Akhénaton ». À Amarna, après la fin de la Première Guerre mondiale, l'Egypt Exploration Society venait de reprendre, en 1921, – et pour quinze années, – la concession et l'investigation archéologique systématique du site, en se focalisant cette fois sur les monuments officiels du régime, avec des résultats impressionnants (de gigantesques palais, un grand temple d'Aton dans une enceinte de 229 sur 730 mètres,...), qui firent l'objet de l'incontournable publication en trois tomes, *The City of Akhenaten* (Londres, 1923, 1933 et 1951), et d'une large diffusion médiatique.

C'est dans ce climat d'effervescence archéologique autour de l'ère atoniste, à une époque où, comme le note E. Hornung, « tout le monde parlait alors de la période amarnienne », que, au milieu des années 1920, une découverte fortuite sur le site de Karnak vint apporter l'icône complémentaire et désormais indissociable de la Néfertiti de Berlin : les grands colosses du *Gem-pa-Aton*, qui figurent le pharaon monothéiste avec une anatomie et une physionomie largement déformées, mais reconnues aujourd'hui par tout un chacun comme caractéristiques de ce personnage si singulier<sup>23</sup>.

Plusieurs indices avaient déjà révélé auparavant la possibilité d'une relation entre Akhénaton et le temple du dieu dynastique Amon-Rê, « le roi des dieux », à Karnak. En effet, dès l'hiver 1839-1840 – soit à une époque où K.R. Lepsius n'avait pas encore restitué le rôle historique d'Akhénaton –, Émile Prisse d'Avennes, un des premiers émules de J.-Fr. Champollion, de passage à Karnak, avait noté la présence de blocs

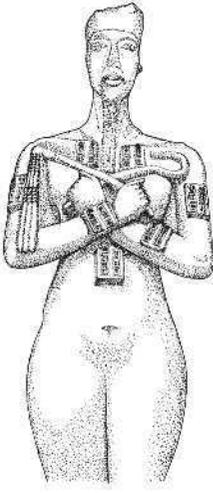


Fig. 1 – 8 : Relevé au trait du colosse du *Gem-pa-Aton*, Le Caire JE 55938 (d'après J. DARNELL et C. MANASSA, *Tutankhamun's Armies. Battle and Conquest during Ancient Egypt's Late 18th Dynasty*, Hoboken, New Jersey, 2007, p. 41).

aux caractéristiques peu ordinaires, employés dans la maçonnerie de pylônes monumentaux du site que les carriers de l'époque étaient occupés à faire exploser pour en extraire des pierres plus faciles à transporter. Malgré de telles conditions de travail, l'audacieux égyptologue parvint à recopier le décor de certains de ces étonnants blocs avant qu'ils ne disparaissent en fumée, et, même si leur existence avait déjà été relevée dès 1828 par le diplomate et orientaliste viennois Anton Graf von Prokesh-Osten (1795-1876), Prisse d'Avennes fut le premier à y reconnaître les vestiges démontés d'un édifice dédié au culte « d'Aten-Rê ». Il s'agit des fameuses *talatats*, ces petits blocs de pierre de dimensions standardisées (52,5 cm de long, pour 26,25 cm de large et environ 22,5 de haut), caractéristiques du règne d'Amenhotep IV-Akhénaton, qui servirent à bâtir rapidement et à ciel ouvert les monuments de la religion atoniste (à ce sujet, *cf. infra*, les chapitres III et IV). Bien plus tard, en novembre 1903, l'architecte-égyptologue en charge du site de Karnak, un autre Français, nommé Georges Legrain, avait découvert la célèbre « cachette de Karnak », une gigantesque fosse creusée à l'époque gréco-romaine dans la cour du VII<sup>e</sup> pylône pour y ensevelir plus de 700 statues de pierre, 17 000 bronzes et une multitude d'autres objets qui finissaient par encombrer le temple, parmi lesquels 11 fragments de sculptures datables du début du règne d'Amenhotep IV-Akhénaton. L'année précédente, le même G. Legrain avait d'ailleurs publié dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* deux stèles rupestres découvertes dans les carrières antiques de Zernikh (*infra*, fig. 3 – 4) et du Gebel el-Silsileh – au sud de Louqsor – dont les textes évoquaient le projet de construction par ce même roi d'un monument voué à sa divinité solaire dans l'enceinte du temple d'Amon-Rê, à Karnak (*cf. infra*, le chapitre III).

En juillet 1925, Henri Chevrier, successeur de G. Legrain à la direction de Karnak, supervisait le creusement d'un important drain à l'est du mur d'enceinte du grand temple d'Amon-Rê, – soit en dehors de ce que l'on considérait alors comme la zone archéologique du site, – lorsqu'il tomba, de façon tout à fait inopinée, sur deux statues colossales d'Amenhotep IV, sculptées dans un style presque caricaturalement atoniste. Cette trouvaille exceptionnelle l'incita bien entendu à poursuivre ses fouilles aux alentours durant les années qui suivirent. Et c'est ainsi qu'il put mettre au jour une trentaine de statues fragmentaires de ce type particulier, mais aussi, et surtout, les vestiges de la structure architecturale qui les accueillait, une gigantesque cour à péristyle, dédiée à Aton sous le nom de *Gem-pa-Aton*, « Aton a été découvert ». L'existence d'un complexe atoniste à Karnak était enfin démontrée, et ce monument pouvait être situé dans l'espace, comme dans le temps, puisque le roi y portait encore son nom de naissance, Amenhotep, « Amon est satisfait / en paix », qu'il abandonnera plus tard pour celui d'Akhénaton, « celui qui est utile pour l'Aton » (pour la signification de ce changement et de ce nouveau nom, cf. *infra*, le chapitre IV).

Cette nouvelle découverte fit évidemment sensation dans le contexte qui vient d'être évoqué. Elle permettait d'ancrer archéologiquement l'idée, devenue presque romantique, sous la plume de Weigall ou de Breasted, du conflit qui aurait opposé le couple royal, dans sa vision monothéiste et novatrice, au puissant et traditionaliste clergé d'Amon-Rê, tout en produisant une parfaite icône au mystique Akhénaton, précurseur de notre propre modernité. En effet, au regard de la nouvelle esthétique qui se développait dans les arts occidentaux en ce premier quart du xx<sup>e</sup> siècle, le style si particulier des colosses du *Gem-pa-Aton* fut reconnu comme étonnamment moderne et presque contemporain, érigeant ces effigies en complément idéal de la Néfertiti de Berlin, récemment dévoilée et déjà devenue une icône à part entière de la belle et parfaite reine d'Égypte. Ces véritables hiéroglyphes modernes du couple monothéiste dans l'imaginaire collectif occidental, immédiatement reconnaissables, furent depuis lors inlassablement reproduits en couverture de presque tous les ouvrages qui leur sont consacrés. Et c'est précisément à partir de cette époque que l'on voit littéralement exploser les productions non strictement égyptologiques de toutes sortes ayant pour sujet ou trame de fond l'épisode atoniste, depuis le célèbre roman, *Joseph et ses frères*, du prix Nobel de littérature Thomas Mann<sup>24</sup>, à l'essai pratiquement contemporain de Sigmund Freud intitulé *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, en passant par la tragédie *Echnaton. Trauerspiel* de W.E. Schäfer (Stuttgart, 1925), pour n'en citer que quelques-unes, parmi les plus connues. À partir de ce moment, Akhénaton a accédé au statut de référence dans la culture occidentale et pratiquement tout le monde en connaît l'existence. Grâce à ces découvertes archéologiques spectaculaires, à peine 15 ans après la parution de sa première biographie – très orientée – par Arthur Weigall, le pharaon

monothéiste est devenu un personnage incontournable dans le monde intellectuel occidental. On assiste alors à la naissance d'une multitude d'Akhénatons imaginaires et polymorphes, que chacun cherche à s'approprier<sup>25</sup>.

Même si, en 1939, G. Roeder met au jour un lot exceptionnel d'environ 1 500 *talatats* provenant du démantèlement des monuments d'Amarna et remployées comme matériau de construction par Ramsès II sur le site d'Hermopolis (l'actuelle Ashmounein, presque en face d'Amarna, un peu plus au nord, sur l'autre rive du Nil), et que surgit ainsi le célèbre relief qui affirme que le prince Toutankhaton – nom de naissance du futur Toutankhamon – est « le fils charnel et bien-aimé du roi » (Akhénaton), la modification par le gouvernement égyptien, en 1936, de la réglementation sur le partage du résultat des fouilles va porter un coup très dur à la plupart des missions archéologiques étrangères œuvrant en Égypte et enrayer sensiblement cette ère de grandes découvertes spectaculaires. C'est ainsi, notamment, que dès 1937 l'Egypt Exploration Society, dont le financement des fouilles dépendait très largement de la possibilité d'emporter la moitié des objets exhumés, choisit d'abandonner la concession d'Amarna pour se consacrer à l'étude d'autres sites au Soudan anglo-égyptien. Cette modification importante de la situation archéologique en Égypte permet à nombre des Akhénatons fantasmés qui venaient de naître de mener une existence assez autonome, parfois largement indépendante de la recherche égyptologique.

##### 5. LES THÉORIES ET POLÉMIQUES DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE À PROPOS DE LA PERSONNALITÉ D'AKHÉNATON

Il serait fastidieux pour le lecteur – et hors de propos à mes yeux – de recenser ici toutes les théories égyptologiques qui ont pu voir le jour à propos d'Akhénaton durant le xx<sup>e</sup> siècle ; mais on ne peut manquer de noter, comme le fait très judicieusement l'égyptologue australienne Juliette Bentley dans un trop bref article intitulé *Akhenaten in the eye of the beholder* (« Akhénaton dans l'œil de l'observateur »)<sup>26</sup>, combien l'histoire des théories sur Akhénaton, sa personnalité et son règne, suit, de manière presque amusante, l'histoire des grands événements et des idées dans l'Occident contemporain. Ainsi, le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, avec les drames totalitaristes qui le caractérisent, s'accompagne-t-il d'un déplacement de l'intérêt depuis les aspects religieux du règne d'Akhénaton vers ceux qui relèvent du domaine plus strictement politique. Le pharaon d'Amarna est alors volontiers décrit comme fainéant et incompétent, trahissant allègrement ses alliés étrangers, despote (plus ou moins éclairé, selon les commentateurs), à demi fou, autocratique et

totalitaire... autant de qualificatifs qui s'appliquent alors à de sinistrement célèbres dictateurs de l'époque. Les pragmatiques de l'entre-deux-guerres reconnaissent dans son règne « la catastrophe habituelle lorsqu'un philosophe dirige » (H. R. Hall). Après la Seconde Guerre mondiale et dans les années 1960, fleurissent plutôt des Akhénotons pacifistes et mystiques, qui ont quelque chose d'un « proto-hippie », pour reprendre les termes de J. Bentley, ou qui servent, un peu plus tard, de figure de précurseur au mouvement gay – sous prétexte d'une stèle célèbre qui montre le souverain échangeant des gestes affectueux avec un homologue (Berlin, Ägyptisches Museum 17813 ; sur ce document, cf. *infra*, le chapitre VI)<sup>27</sup>. Tout ceci sans évoquer les multiples récupérations péri-égyptologiques de la – soi-disant – « révolution culturelle » d'Akhénaton par les fascistes, les marxistes, les afrocentristes, les moralistes, les mystiques, ou ceux qui voulurent voir en lui l'instigateur de la première *perestroïka* de l'Histoire.

Les égyptologues, il faut le souligner, ne sont bien entendu pas exempts de cette lecture « occidentalocentriste » et éminemment conditionnée par l'époque ; et ils participent en fait activement au processus, de par l'autorité scientifique dont ils sont investis, créant parfois eux-mêmes la polémique. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin des années 1980, parurent deux biographies d'Akhénaton qui sont encore aujourd'hui parmi les plus importantes sur le sujet dans le domaine anglo-saxon : *Akhenaten. King of Egypt* de Cyril Aldred (Londres, Thames and Hudson, 1988 ; en réalité, une réédition revue et corrigée d'une précédente version intitulée *Akhenaten. Pharaoh of Egypt*, Londres, 1968) ; et *Akhenaten. The Heretic King*, par Donald B. Redford. Comme Marianne Eaton-Krauss l'a magnifiquement mis en évidence dans un remarquable compte rendu synoptique des deux ouvrages, ceux-ci nous livrent deux visions du pharaon monothéiste diamétralement opposées sur presque tous les points abordés, et en particulier sur la personnalité et l'interprétation générale du personnage d'Akhénaton. *Akhenaten. Hero or Heretic ?* (« Akhénoton, héros ou hérétique ? »), titrait un colloque organisé à New York en 1990, résumant parfaitement toute la difficulté d'interprétation que pose cette figure historique réappropriée par notre culture occidentale contemporaine et devenue, de ce fait, une figure de la mémoire.

Les recherches amarniennes au tournant des <sup>xx</sup>e et <sup>xxi</sup>e siècles se caractérisent par une volonté de contextualiser le règne d'Akhénaton, et ce à divers égards. Sans doute le plus grand spécialiste de la pensée atoniste à l'heure actuelle, l'égyptologue allemand Jan Assmann a consacré une part essentielle de sa carrière à l'étude du développement de la religion solaire durant l'ensemble du Nouvel Empire – soit pendant la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère, donc avant, pendant et après l'épisode amarnien. Il a ainsi pu replacer la spécificité

de l'approche atoniste dans un continuum religieux et surtout métaphysique, qui induit de nos jours une nouvelle vision d'Akhénaton, en humaniste rationaliste, initiateur d'une approche plus phénoménologique de la réalité. Nous y reviendrons (au chapitre IV), James P. Allen décrit d'ailleurs la pensée du pharaon monothéiste comme une « philosophie naturelle », précisant que, selon lui, si elle avait pu survivre et se développer par-delà la mort de son inventeur, cette pensée novatrice aurait probablement engendré un Thalès de Milet plutôt qu'un Moïse. Dans la même approche philosophique, Erik Hornung, qui souligne que désormais « Akhénaton ne peut être omis d'aucune histoire intellectuelle de l'Humanité », suggère quant à lui un rapprochement avec Albert Einstein, qui, comme le royal adorateur d'Aton trente-trois siècles plus tôt, proposa de réduire l'explication du monde à un seul principe : la lumière.

La même tendance à la contextualisation se manifeste clairement dans les autres sous-secteurs des études relatives à Akhénaton depuis quelques décennies. Dans le domaine proprement historique, les années 1990 ont été marquées par une reconnaissance croissante de l'influence fondamentale qu'exerça le règne grandiose d'Amenhotep III sur l'épisode atoniste, avec, notamment, la célèbre exposition *Aménophis III, le Pharaon-Soleil* aux Galeries nationales du Grand Palais de Paris, de mars à mai 1993 (une exposition itinérante qui avait été en réalité montée quelques mois plus tôt au Cleveland Museum of Art et au Kimbell Art Museum de Fort Worth, aux États-Unis d'Amérique). Aujourd'hui, des signes avant-coureurs de l'Atonisme ou, à tout le moins, de certains de ses aspects sont identifiés dans des périodes de plus en plus anciennes, remontant aux règnes de Thoutmosis IV et d'Amenhotep II, respectivement le grand-père et l'arrière-grand-père d'Amenhotep IV–Akhénaton. Sur un plan documentaire, les recherches de Robert Vergnien relatives au contexte d'utilisation architectural et décoratif des *talatats* ont permis de véritablement révolutionner notre approche de ces « briques de pierres » qui servirent à édifier les monuments atonistes et, ce faisant, notre connaissance de la genèse même de l'Atonisme, de la « naissance d'une théologie racontée par les pierres », pour reprendre l'expression de l'égyptologue français<sup>28</sup>. D'un point de vue archéologique, les nouvelles fouilles menées à Amarna par Barry J. Kemp, depuis 1977, sous l'angle de la *settlement archaeology*, c'est-à-dire de l'analyse contextuelle des implantations humaines dans leurs diverses interactions avec leur environnement, autorisent de nos jours un regard entièrement neuf sur la fondation royale par excellence du règne d'Akhénaton que fut la radieuse cité de « l'Horizon-de-l'Aton ». En outre, les fouilles de sites atonistes périphériques à l'épicentre que constituait *Akhet-Aton* à Amarna – comme, en particulier, celles de Geoffrey T. Martin, de Marteen J. Raven, de René van Walsem et d'Alain-Pierre Zivie dans la nécropole memphite de Saqqarah, celles de Charles Bonnet et de Kate Spence au Soudan, ou

encore celles de Daniel Polz à Dra Abou el-Naga – apportent presque chaque année leur lot de nouvelles découvertes qui complètent et affinent, parfois par d’infimes détails qui ont toute leur importance historique, notre représentation moderne de l’époque d’Amenhotep IV-Akhénaton. On l’aura compris, l’aventure de la redécouverte d’Akhénaton est loin d’être terminée.

Mais ce rapide aperçu de l’histoire de cette redécouverte et de ce qu’il convient aujourd’hui d’appeler la réception d’Akhénaton, c’est-à-dire l’histoire de son interprétation et de son appropriation (voire de sa récupération) culturelles, montre avant tout, me semble-t-il, combien le pharaon monothéiste constitue en fait un véritable cas d’école pour mettre en évidence l’influence du contexte ambiant sur l’écriture de l’histoire. On peut en effet presque lire un siècle et demi d’histoire occidentale à travers les interprétations successives, voire les fantasmes, émis par les commentateurs modernes de la figure d’Akhénaton<sup>29</sup>. Et, en définitive, même si le pharaon atoniste fut un oublié de l’Histoire, sa redécouverte constitue déjà elle-même une longue histoire, qui, loin d’être anecdotique, atteste non seulement d’une intense déformation au fil et au gré du temps mais, surtout, a profondément conditionné – et même dans certains cas littéralement façonné – les différents regards que l’on peut aujourd’hui porter sur sa personne et son époque. La redécouverte d’Akhénaton est donc – comme celle de toute figure historique, d’ailleurs – autant documentaire que conceptuelle.

Cette tendance – à lire l’histoire en fonction de l’arsenal conceptuel disponible et ambiant – étant inhérente à toute démarche historiographique, et donc biographique, il serait évidemment illusoire – et, à vrai dire, ridicule – de prétendre que le présent ouvrage puisse s’émanciper de sa propre époque de rédaction et de conception. Il vaut sans doute mieux en être conscient, plutôt que de chercher à nier le phénomène, lui donnant ainsi encore plus d’effet. Et, comme cela a été expliqué dans l’introduction, je tâcherai d’assumer cette inévitable sympathie déformante entre l’auteur, son sujet et sa propre époque, en cherchant à distinguer l’énoncé des faits matériellement avérés de l’interprétation qu’il m’est aujourd’hui possible d’en proposer.

Mais il est temps, à présent, de se pencher sur les documents du XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, contemporains d’Amenhotep IV-Akhénaton lui-même, afin d’examiner ce que l’on sait de ses origines et du contexte dans lequel il a grandi et qui l’a – lui aussi – influencé et façonné.



## II

### L'ENFANCE DU PRINCE AMENHOTEP, FUTUR AKHÉNATON

De l'enfance du prince Amenhotep, futur Akhénaton, nous ne disposons que d'un seul et unique document contemporain, ainsi que d'une brève allusion plus tardive, dans la titulature de l'un de ses proches courtisans à Amarna. Le premier consiste en l'empreinte d'un sceau sur un bouchon de jarre découvert sur le site de Malqatta – en face de Louqsor –, dans les débris du palais jubilaire que son père, le pharaon Amenhotep III, s'était fait édifier là à l'occasion de la première fête de reconduction de son pouvoir royal, le *Heb Sed*, pour la fin de l'an 29 de son règne. Ce site extraordinaire et gigantesque (sur lequel nous allons revenir dans les pages qui suivent) a livré plus de 1 500 étiquettes de jarres et estampilles de produits référencés pour les célébrations qui eurent lieu à cet endroit à la fin du premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mais une seule d'entre elles mentionne le prince Amenhotep (même si cette mention provient d'une matrice, imprimée dans l'argile d'un bouchon, mais assurément destinée à plusieurs objets du même type) ! Il s'agit d'une courte



Fig. 2 – 1 : Empreinte de sceau sur le bouchon d'une jarre de Malqatta au nom du prince Amenhotep, futur Amenhotep IV-Akhénaton.

inscription, cerclée d'une ligne de contour, qui précise le contenu du récipient sur le bouchon duquel elle se trouve : un produit dont la lecture du nom, partiellement en lacune, pose problème (!)<sup>30</sup>, « (du) domaine du fils royal véritable, Amenhotep ». L'allusion plus tardive apparaît dans une prière à Aton et à Akhéaton gravée dans la tombe du dignitaire Parennéfer à Amarna (T[ombe d']A[marna] 7), sollicitant l'obtention de bienfaits à l'adresse « du *ka* (la force vitale) du loué du dieu parfait (pharaon), le serviteur du roi alors qu'il n'était encore que prince héritier, l'échanson royal aux mains pures de sa Majesté, Parennéfer, puisse-t-il répéter sa vie ».

Ce silence, presque absolu, des sources relatives à l'enfance et à l'existence même du prince Amenhotep sous le règne de son père ne doit en réalité pas surprendre. Il convient en effet de se rappeler ici que l'écrasante majorité des documents officiels et royaux qui nous sont parvenus proviennent de monuments religieux, où l'idéologie est omniprésente et dans lesquels, pour l'époque qui nous concerne – soit la 18<sup>e</sup> dynastie –, il est excessivement rare de trouver mention d'un prince, alors que les princesses prennent volontiers place au côté de leur royal géniteur sur les parois des temples et monuments analogues. Comme le note très judicieusement Agnès Cabrol, dans sa remarquable étude sur *Amenhotep III le magnifique* : « S'il fallait se fier aux seules représentations officielles de la famille royale, telles que les statues colossales, certaines scènes ornant les parois de temples ou de sépultures privées, l'on pourrait aisément être induit en erreur en croyant que ce couple royal (ndlr : celui d'Amenhotep III et Tiy, les parents d'Amenhotep IV-Akhéaton) n'engendre que des filles (à l'instar du suivant d'ailleurs). » Il semble en effet y avoir eu une sorte d'incompatibilité théologique à la représentation conjointe sur un monument religieux d'un prince héritier et du roi en titre dans l'exercice de ses fonctions<sup>31</sup>. Cette incompatibilité ne commence à être contournée, de façon très exceptionnelle, que précisément à partir du règne d'Amenhotep III (*cf. infra*, le cas du prince Thoutmosis V). De ce fait, notre connaissance des princes de la 18<sup>e</sup> dynastie repose presque exclusivement sur les témoignages privés des hauts fonctionnaires qui ont reçu l'insigne honneur d'en assurer l'éducation, en tant que nourrices ou précepteurs (littéralement « pères nourriciers »). Mais, à l'heure actuelle (et comme pour beaucoup d'autres enfants royaux de l'époque), l'identité des proches du roi à qui ce dernier confia l'éducation du jeune prince Amenhotep n'a pu être précisée (*cf. infra*). En outre, nous allons le voir, Amenhotep n'était pas, au départ, le prince héritier, mais seulement un frère cadet, né, semble-t-il, sur le tard. Enfin, comme le souligne Agnès Cabrol, il est probable que le prince Amenhotep, à l'instar de ses homologues, ait passé l'essentiel de son enfance dans la région memphite (au sens large), soit dans une zone de l'Égypte où les conditions de conservation des vestiges archéologiques

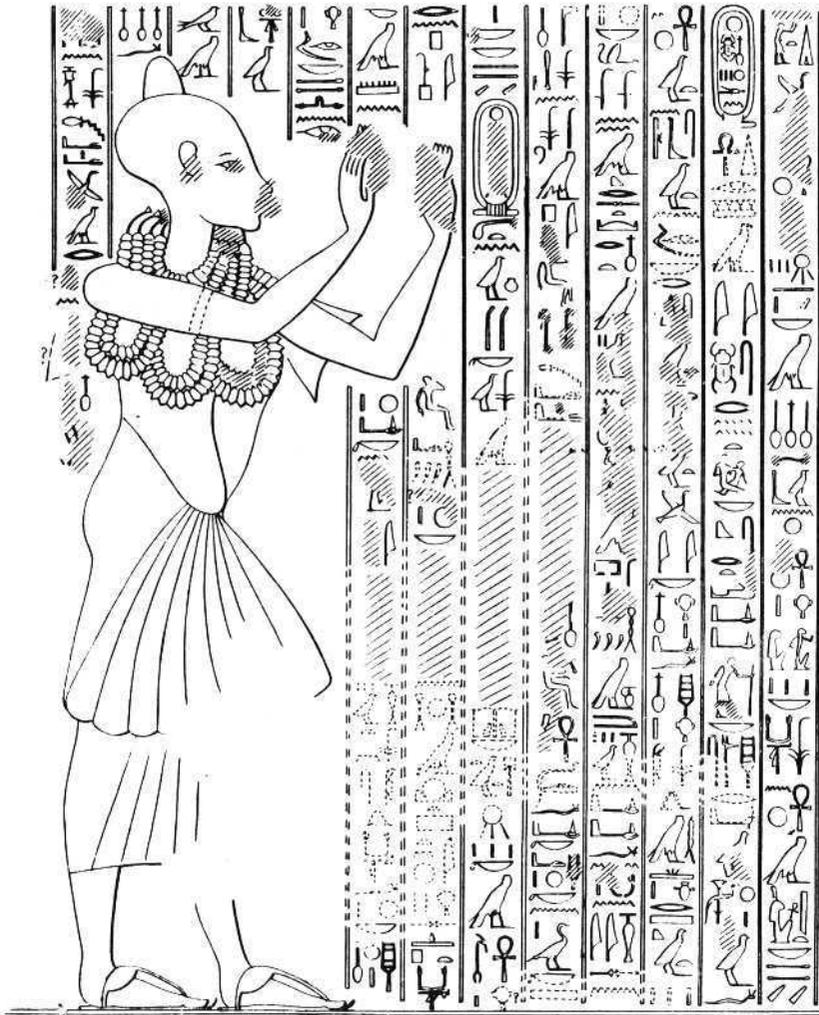


Fig. 2 – 2 : Scène de prière adressée à Aton et Akhénaton par l'échanson royal Parennefer, dans l'embrasure de la porte d'entrée de la tombe de ce dernier à Amarna (TA 7).

du Nouvel Empire sont moins propices qu'en Thébaïde, aux alentours de l'actuelle Louqsor. Ainsi que le rappelle Marc Gabolde :

« Plusieurs pharaons ne sont sortis de l'ombre qu'à l'occasion de leur couronnement et sont inconnus en tant que princes sous le règne de leur prédécesseur. Il en est ainsi de Thoutmosis II qui demeure ignoré des documents de l'époque de Thoutmosis I<sup>er</sup>, alors que ceux-ci mentionnent ses frères, les princes Ouadjmes et Amenmes. De même, Thoutmosis III, ne peut être identifié à aucun des princes Thoutmosis de la période et n'apparaît au plus tôt qu'à l'heure de son accession au trône<sup>32</sup>. »

On peut donc, en définitive, s'estimer extraordinairement chanceux de la découverte du bouchon de jarre évoqué plus haut, qui relève presque du miracle, dont l'archéologie égyptienne semble avoir le secret.

En dépit de ce caractère extrêmement laconique des sources directes, il est néanmoins possible de reconstituer avec une certaine précision le contexte dans lequel le prince Amenhotep a grandi avant d'accéder au trône. C'est l'objet du présent chapitre.

## 1. LA FAMILLE D'AMENHOTEP IV-AKHÉNATON

### *1.1. Les grands-parents*

Héritier d'une longue lignée de pharaons, qui ont régné sur l'Égypte de père en fils pendant six générations, le prince Amenhotep est issu d'une famille particulièrement bien documentée – compte tenu du fait qu'il vécut il y a plus de trente-trois siècles.

Ses quatre grands-parents nous sont connus. Par son père, qui lui confère sa légitimité au trône, il descend du couple royal formé par Thoutmosis IV et la reine Moutemouia, dont le nom (« Mout [la déesse épouse d'Amon-Rê, au nom signifiant “mère”] est dans la barque [solaire] ») pourrait n'être qu'un nom de fonction, adopté lors du couronnement de son fils et cachant un autre nom, de naissance celui-là (peut-être Néfertary, « la plus belle »). Ses grands-parents maternels, fait exceptionnel pour un souverain de l'Égypte antique, sont également bien identifiés, en particulier grâce à la découverte en février 1905 de leur tombe, retrouvée presque intacte, dans la Vallée des Rois (K[ing] V[alley] 46) : il s'agit du « chef des chevaux du roi, le père divin aimé de son maître (le roi) » Youya et de son épouse, « la mère royale de la grande épouse royale » Touyou, dont les momies, remarquablement conservées, et le mobilier funéraire comptent parmi les joyaux les plus impressionnants du Musée égyptien du Caire. Youya et Touyou, les parents de la reine Tiy, mère du futur Akhénaton, sont des hauts dignitaires de la région d'Akhmîm, en Haute Égypte, – à quelque 160 km au nord de Thèbes, l'actuelle Louqsor. Leurs noms, à l'orthographe étonnamment fluctuante et ne signifiant, tels quels, rien en langue égyptienne, ont parfois alimenté des hypothèses suggérant une possible origine étrangère ; mais, en réalité, ils sonnent avant tout comme des hypocoristiques, ou des noms abrégés ou contractés, de plus en plus fréquents dans l'onomastique égyptienne à cette époque, Touyou étant vraisemblablement un diminutif du nom, courant à la 18<sup>e</sup> dynastie, d'Ahhotep (« la lune est en paix »)<sup>33</sup>. Youya et Touyou occupent en tout cas une position importante de hauts dignitaires dans la région d'Akhmîm, comme le révèle très clairement leur titulature. Celle-ci, à nouveau variable selon les objets et les supports

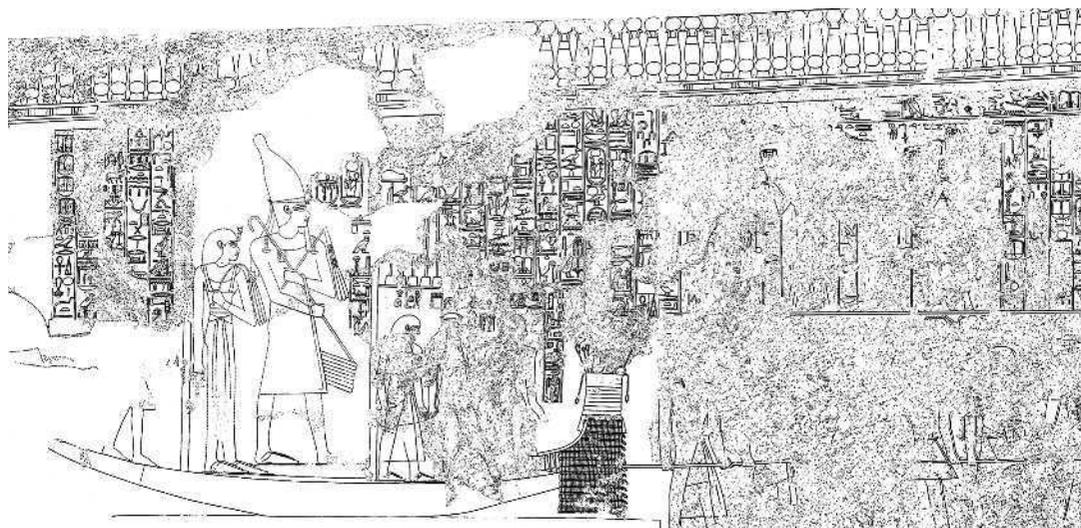
sur lesquels elle apparaît, peut se décliner en trois groupes de titres : ceux de nature fondamentalement honorifique, qui dénotent surtout leur éminente situation à la cour en tant que beaux-parents du monarque (Youya : « l'Ami unique / premier de l'affection du roi, celui aux nombreuses louanges dans la maison du roi, la bouche du roi de Haute Égypte et les oreilles du roi de Basse Égypte, le père divin aimé de son maître [le roi] / le père divin du Maître du Double Pays [le roi],... » ; Touyou : « l'ornement royal [dame de cour], louée du dieu parfait, la mère royale de la grande épouse royale,... ») ; ceux qui révèlent leur lien avec Akhmîm et leurs fonctions dans cette région (Youya : « le prêtre de Min [le dieu d'Akhmîm], le chef des troupeaux bovins de Min maître d'Akhmîm » ; Touyou : « la grande des recluses de Min ») ; et enfin, les titres qui semblent davantage correspondre aux réelles fonctions professionnelles qu'ils exerçaient à la cour d'Amenhotep III (Youya : « le chef des chevaux du roi, le lieutenant de sa Majesté dans le char » ; Touyou : « chanteuse royale d'Amon, la grande des recluses d'Amon,... »). La sépulture dont ils furent gratifiés dans la Vallée des Rois, ainsi que la magnificence de leur mobilier funéraire, rutilant d'or et d'argent – malgré plusieurs pillages de la tombe durant l'Antiquité –, résultent manifestement d'un don du roi Amenhotep III envers ses beaux-parents, qu'il tenait, de toute évidence, en haute affection. Le style des représentations humaines permet de penser que ce somptueux trousseau funéraire fut réalisé dans les ateliers royaux, au plus tôt vers l'an 29 d'Amenhotep III<sup>34</sup>, soit durant la dernière décennie du règne de leur beau-fils. Cependant, même si leur fille mit au monde une impressionnante progéniture, un seul de leurs petits-enfants est évoqué parmi les objets destinés à les accompagner dans l'Au-delà : « la fille aînée du roi, sa bien aimée », Satamon, représentée sur le dossier de deux petites chaises basses (Le Caire, Musée égyptien, CG 51112-3) – et dont il sera question plus loin. Est-ce l'indice d'un lien privilégié qui unissait la fille aînée d'Amenhotep III aux parents de sa mère, ou à l'un d'entre eux ? Impossible de répondre sérieusement. Quoi qu'il en soit, rien dans la tombe de Youya et Touyou ne permet d'affirmer qu'au moment de leur décès, le prince Amenhotep, futur Akhénoton, était déjà né et donc, *a fortiori*, qu'il a pu côtoyer ses grands-parents maternels, même si cela est chronologiquement plausible (voir *infra*).

Il est en tout cas certain qu'il n'eut pas le loisir de connaître son grand-père paternel, le pharaon Thoutmosis IV, décédé après environ une dizaine d'années de règne (9 ans et 8 mois selon l'historiographe tardif Manéthon), alors qu'Amenhotep III était encore assurément un enfant. L'égyptologie et l'égyptophilie modernes ont surtout retenu de ce monarque la fameuse stèle dite « du songe », dans laquelle Thoutmosis IV raconte comment, encore jeune prince, il se vit promettre en rêve le trône de son père, Amenhotep II, par le grand sphinx de Guiza, s'il faisait

désensabler l'imposante statue, alors identifiée au dieu solaire sous son aspect de Harmakhis-Khépri-Rê-Atoum – soit le soleil dans la totalité de ses multiples aspects. Il serait cependant injuste de ne pas reconnaître en lui le pharaon d'une nouvelle ère au sein de la 18<sup>e</sup> dynastie, celui dont le règne marque la transition entre la période des grandes conquêtes militaires et de la constitution de l'empire et celle où l'Égypte, forte de sa suprématie politique, s'établit en maître incontesté sur l'échiquier du Proche-Orient, de la Méditerranée orientale et du nord-est de l'Afrique. Et même si Thoutmosis IV doit encore mener quelques brèves expéditions militaires ou opérations punitives dans les territoires conquis, c'est dans ce nouveau contexte qu'il va sceller une alliance avec la grande puissance proche-orientale qui faisait face à l'Égypte depuis le début de la 18<sup>e</sup> dynastie : le royaume du Mitanni, dont le souverain de l'époque, Artatama I<sup>er</sup>, offrira sa fille, à la demande de Pharaon, pour conclure un mariage diplomatique. Cette hégémonie politique entraîne une prospérité économique sans précédent, qui se traduit, notamment, par le très haut degré de raffinement qui caractérise les monuments, qu'ils soient privés ou royaux. Malgré la brièveté de son règne, Thoutmosis IV embellit, comme ses prédécesseurs, le temple du dieu dynastique, le dieu qui confère la royauté légitime au pharaon, Amon-Rê de Karnak. Il fait ainsi ériger quelques somptueux édifices, tels une nouvelle cour des fêtes, avec une chapelle reposoir en calcite et un imposant porche en bois plaqué d'or, à l'entrée du grand temple. Dans la perspective qui nous occupe ici, il faut en outre préciser que, sur un plan idéologique, le discours légitimant le roi par ses qualités guerrières hors du commun fait désormais place à une nouvelle exploration de l'ancestrale doctrine qui, depuis l'Ancien Empire (environ 2695 – 2160 av. notre ère), présentait le souverain d'Égypte comme un fils du dieu solaire, au pouvoir cautionné par ce dernier. La stèle du songe en est un très bel exemple. À sa mort, prématurée, Thoutmosis IV légua donc à son fils et successeur un vaste empire, pacifié et extrêmement prospère.

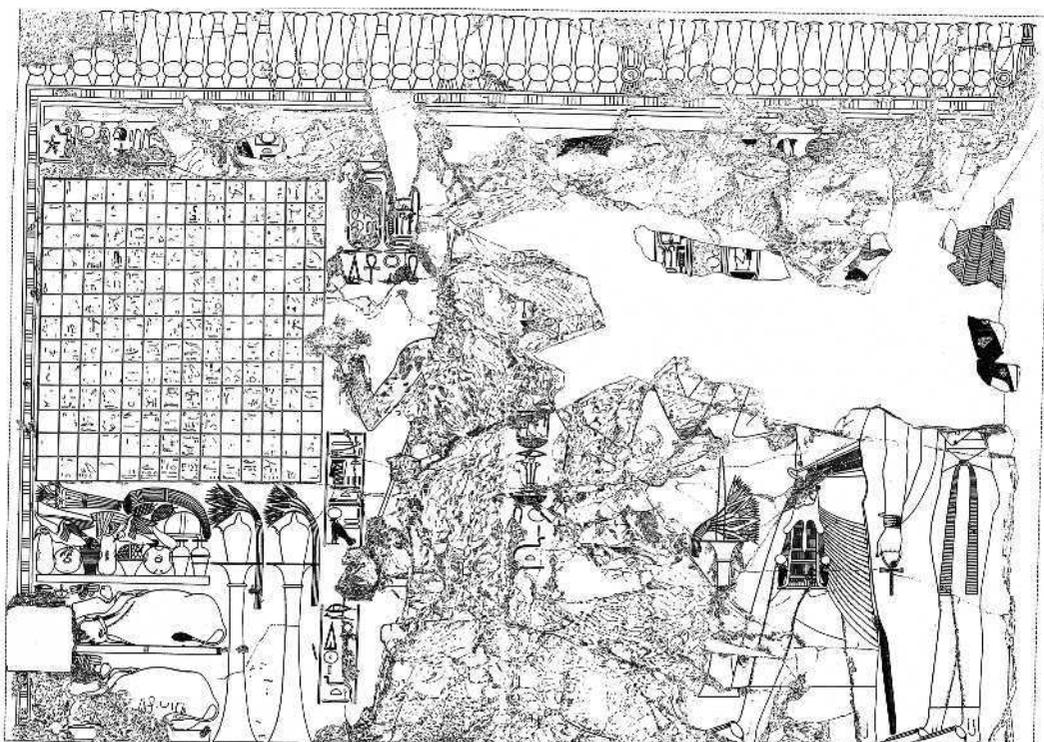
## *1.2. Les parents*

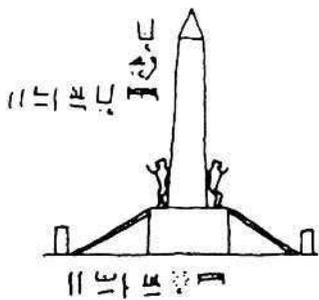
Ce successeur, futur père d'Akhénaton, est « Amenhotep III le magnifique », pour reprendre le titre de la magistrale monographie qu'Agnès Cabrol a consacrée à son règne. C'est sans doute l'un des règnes de l'histoire pharaonique pour lesquels la documentation conservée est la plus foisonnante et la plus abondante. L'Égypte d'Amenhotep III – qui aura une influence déterminante sur celui qui deviendra plus tard Akhénaton – correspond aussi et surtout à l'une des phases les plus florissantes et les plus fastueuses de la civilisation pharaonique, dont le public non spécialisé a pu mieux apprécier les splendeurs grâce une remarquable exposition qui lui fut dédiée, aux États-Unis en 1992 (*Egypt's Dazzling Sun* :



Pl. III – 1 : Scène de la tombe thébaine de l'intendant royal Khérouef (TT 192) figurant la navigation rituelle d'Amenhotep III et Tiy dans la barque solaire lors du 1<sup>er</sup> Heb Sed de ce roi.

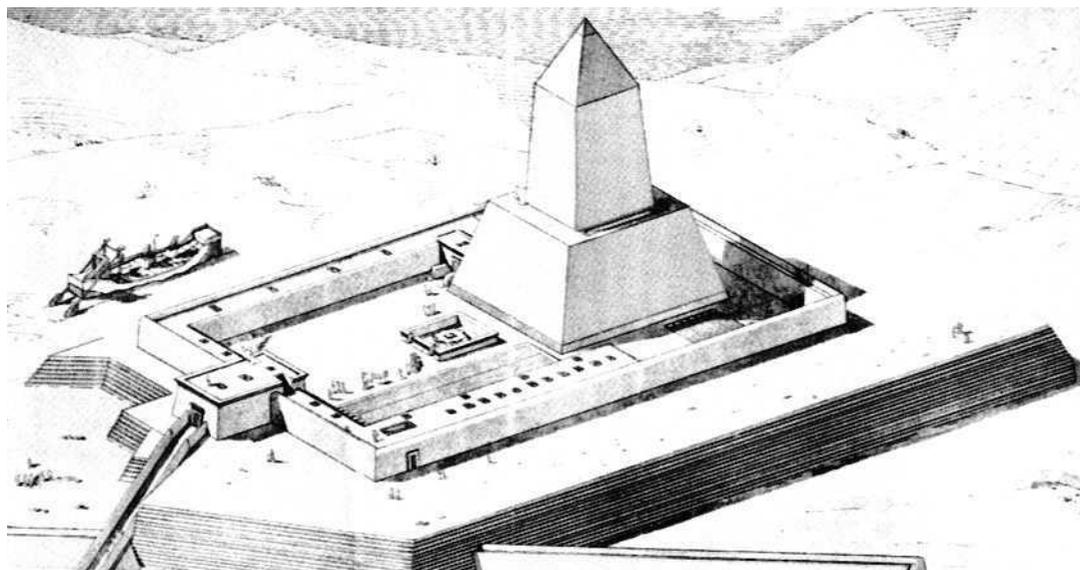
Pl. III – 2 : Double scène dans l'embrasure de la porte d'entrée de la tombe de l'intendant royal Khérouef (TT 192), figurant Amenhotep IV en train de rendre hommage au dieu solaire Amon-Rê-Horakhty (à gauche) et à ses parents, Amenhotep III et la reine Tiy (à droite).





Pl. IV – 1 : Graffito découvert dans les carrières de grès silicifié du Gêbel el-Akhmar, au nom du « supérieur des travaux Pen-Ameny ».

Pl. IV – 2 : Restitution du temple solaire de Niouserrê à Abou Gourob.



Pl. IV – 3 : Fragment de bras gauche de statue de taille colossale UCL 2499 du Petrie Museum.



Pl. IV – 4 : Fragment d'épaule droite de statue en diorite découverte à Karnak nord.

